

Le premier hebdomadaire des faits-divers

4^e Année - N° 150

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

10 Septembre 1931

DÉTECTIVE

LES hors-la-loi



Boîtes de nuit de Montmartre ou de Montparnasse. A la fin des nuits de cocktails, s'y dénouent parfois des intrigues mystérieuses et tragiques. C'est dans cette atmosphère que Paul Bringuier situe, cette semaine, son chapitre (pages 12 et 13) des hors-la-loi.

**BIENTOT
DANS
VOILA**



**un grand
reportage
de
Louis ROUBAUD**

**"CHRISTIANE
DE
SAÏGON"**

PARTOUT

L'abandon de famille

DES appels émouvants, chaque jour, sont adressés à *Détective* : des femmes, de pauvres mères nous demandent de les aider à obtenir ce qui leur est nécessaire pour ne pas mourir de faim.

Elles ont été obligées de divorcer ; le tribunal a condamné le mari à une pension alimentaire ; la pension a été payée pendant quelques mois et puis l'homme s'est remarié et il ne songe plus à ses charges de famille. Alors, la femme porte plainte, le coupable est condamné à une peine d'emprisonnement, mais la malheureuse doit attendre longtemps avant de recevoir ce qui lui est dû, à supposer qu'elle le reçoive un jour intégralement.

Un grand effort a été réalisé, en 1924, pour tâcher de combler une lacune fort regrettable du code pénal, lorsque fut votée la loi sur « l'abandon de famille ». Un délit nouveau était ainsi prévu par notre législation ; mais comme toujours le texte, insuffisamment mûri, ne répondait pas à toutes les nécessités. C'est ainsi que, pendant plusieurs années, le mari qui n'acquittait pas la pension n'était passible d'aucune peine, une fois le divorce devenu définitif : il ne pouvait être poursuivi que pendant la durée du mariage et de l'instance en divorce ; l'instance complètement terminée, il restait bien entendu débiteur du montant de la somme fixée par le tribunal, mais un débiteur ordinaire, comme tous les autres, comme tous ceux qui ne songent jamais à rembourser leurs créanciers.

Désormais — une loi récente a complété les dispositions de celle de 1924 — même après la liquidation du procès de divorce, l'époux condamné à une pension doit la payer, sous peine d'être traduit en correctionnelle.

Les magistrats font ce qu'ils peuvent pour rappeler au respect d'une obligation aussi impérieuse que celle de la pension alimentaire, ceux qui cherchent à s'y dérober ; ils frappent dur lorsqu'ils devinent que les raisons de gêne, invoquées par le prévenu pour sa défense, sont de mauvaises raisons : le plus souvent, la prison ferme est la sanction prononcée, si aucun versement n'est effectué.

L'effort des juges est donc réel et certainement efficace, mais il est insuffisant.

Il est insuffisant parce que dans les grandes villes, à Paris surtout, les affaires d'abandon de famille ne sont pas examinées avec assez de rapidité.

Deux mois, trois mois à la Santé, c'est bien joli, mais ça ne fera pas vivre la femme et les gosses abandonnés : ce sera le juste châtiement d'une des plus ignobles lâchetés dont puisse se rendre coupable un homme, mais le châtiement ne remplace pas le pain.

Il faut donc donner un tour de faveur exceptionnel à ce genre de procès. Nous insistons sur l'importance, l'absolue nécessité de

cette réforme, somme toute facile et qui est d'ordre tout à fait pratique ; réforme d'administration intérieure au Palais, qui n'exige pas de longues réflexions, ni des échanges multipliés de notes et circulaires entre les divers services judiciaires.

Nous voulons même aller plus loin et plus vite. Le délit d'abandon de famille est en somme d'une évidence qui s'impose : la recherche de la culpabilité du prévenu n'entraîne pas pour le juge une méditation prolongée.

Le tribunal civil a fixé le montant de la pension. Le tribunal correctionnel n'a pas à rechercher si ce montant est excessif ou non ; il est ce qu'il est, le débiteur doit donc le payer.

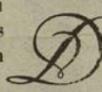
Par ailleurs, pour éviter devant la juridiction pénale un débat qui trop souvent y est porté (« ... Je ne peux pas payer, dit le prévenu, la somme est au-dessus de mes ressources... »), nous voudrions que les tribunaux civils examinassent avec un soin minutieux la situation du mari et les besoins de la femme, afin de ne pas condamner celui-ci à une somme excessive.

Mais le chiffre ayant été prononcé et tant qu'il n'aurait pas fait l'objet d'une modification, alors plus de controverse, plus de discussion : il faut payer.

Et du moment qu'il faut payer, pourquoi attendre des mois et des mois avant de juger ? Pourquoi faire procéder par le juge de paix à une enquête préliminaire ?

Le délit est flagrant et il doit être jugé comme les flagrants délits : dans les trois jours.

Voilà la réforme que nous souhaitons : elle répond à des exigences sociales pressantes : elle permettrait par sa rudesse d'apporter une aide efficace à toutes les malheureuses qui nous demandent sans cesse d'intervenir en leur faveur.



GEORGES KESSEL va mieux

A la suite du grave accident d'automobile — dont toute la presse a parlé — et qui a failli coûter la vie à notre directeur, Georges Kessel, à sa femme et à Joseph Kessel, c'est une véritable avalanche de lettres et de télégrammes de sympathie que nous avons reçue à « Détective », en même temps que de demandes de nouvelles.

Ces correspondants voudront bien comprendre qu'il n'a pas été possible de leur répondre individuellement ; qu'ils veuillent trouver ici l'assurance du grand réconfort qu'ont été pour notre Directeur ces témoignages d'une estime si spontanément exprimée.

Ajoutons que Georges Kessel, qui fut le plus grièvement blessé, est aujourd'hui complètement hors de danger, et que l'immobilisation, à la clinique de Vendôme, à laquelle le contraignent ses fractures ne l'empêche pas de consacrer le meilleur de son temps à la direction de « Détective » et de « Voilà ».

Publicité de « Détective »

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : Néo Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue

PARTOUT

La cigarette mortelle

M. Cox, ancien préfet de police de Bombay, donne, dans l'organe policier américain *The Police Journal*, la description de certains assassinats étranges, mais qui sont fréquents aux Indes.

C'est ainsi qu'on a eu souvent l'occasion de constater là-bas l'assassinat à l'aide d'une plante nommée « datura fastnota » dont on prend le fruit desséché que l'on réduit en poudre fine, laquelle, mélangée avec du tabac, sert ensuite à préparer des cigarettes.

On peut aussi mélanger cette poudre avec du « hachich ».

L'effet varie selon la dose. Administrée en toute petite quantité, la poudre de « datura » obnubile l'intelligence et provoque peu à peu l'idiotie complète. En grande quantité son effet est foudroyant.

Aux temps des anciens maharajahs, on s'en était servi surtout pour faire disparaître des prétendants, des prisonniers politiques ou des princes rebelles. Mais on s'en était servi aussi en doses moindres quand on voulait influencer d'une façon anormale son adversaire.

Il est extrêmement difficile de déceler ce poison par voie chimique, car la population indigène éprouve une répulsion insurmontable à toucher des cadavres ; la putréfaction du corps empoisonné se développe, en outre, extrêmement vite.

Les assassins hindous, pour tromper les proches et la police, possèdent d'ailleurs un moyen secret de faire apparaître sur les cadavres ainsi empoisonnés les marques de la morsure de serpent dont des milliers de personnes meurent annuellement dans ce pays.



Il y a belle lurette que nous avons, à Paris, « l'avion de la Préfecture ». Plus de grandes fêtes populaires ou de manifestations sans qu'on l'entende ronronner au-dessus des quartiers embouteillés par la foule. New-York a ensuite imité notre exemple et instauré une police de l'air dont on voit ci-dessus un des appareils survoler la ligne gigantesque des gratte-ciels.

La ruse des fugitifs

Trois prisonniers s'évadèrent, il y a quelques jours, du bagne de Montgomery aux Etats-Unis. Comme d'habitude, les dirigeants de l'administration pénitentiaire se servirent de chiens de police pour retrouver les traces des fugitifs ; mais à peine les chiens eurent-ils flairé les premières traces qu'ils se mirent à éternuer violemment et ne voulurent point continuer la poursuite.

Les trois nègres malins avaient eu, en effet, l'idée de voler à la cuisine du piment, qu'ils avaient dissous dans de l'eau ; ils n'avaient eu ensuite qu'à arroser leurs traces avec la solution ainsi obtenue.

Par mesure de représailles, l'administration pénitentiaire a supprimé le piment, en tant qu'épice, de la nourriture des bagnards.

DÉTective

ADMINISTRATION RÉDACTION ABONNEMENTS
PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI^e)

	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES.....	65.»	35.»
ÉTRANGER (TARIF A).....	85.»	45.»
ÉTRANGER (TARIF B).....	100.»	55.»

TÉLÉPHONE : LITTRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTES CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

DIRECTEUR :
GEORGES KESSEL

DÉTective

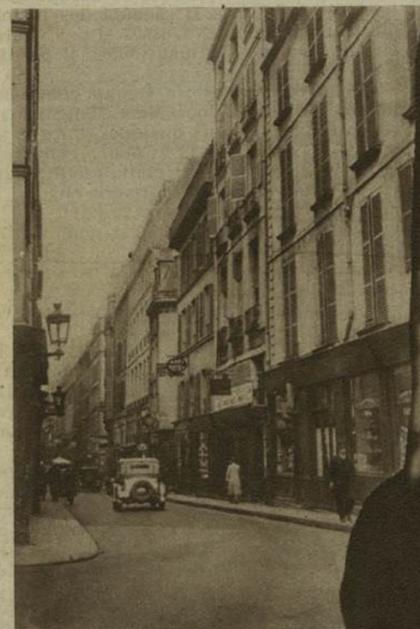
SUR UN BANC...



Le brigadier Holzer et l'inspecteur Mabillet.



Le square Waldeck-Rousseau aux Tuileries.



L'hôtel, rue Sainte-Anne, où habitait Jeanne.

fois, une seconde, d'un halo mauve. Elle s'arrêta devant un de ces magasins, regarda des bijoux. Brusquement, elle s'aperçut qu'un visage, dans le flou de la glace, lui souriait. Elle se retourna, vit un jeune homme blond et rose qui s'était arrêté derrière elle. Gentil, avec des yeux doux. Et son costume était agréable. Il lui parla, s'excusant de son audace. Sans répondre, elle se remit à marcher. Il l'accompagna à côté d'elle, feignant qu'elle eût accepté sa compagnie. Comme ce qu'il lui racontait était drôle, elle ne put se retenir de sourire. Il s'enhardit :

— Excusez-moi. Mais, ce soir, je suis heureux. C'est un grand jour pour moi. J'ai vingt ans aujourd'hui...

Elle le regarda, troublée, et répondit : — Moi aussi, j'ai vingt ans aujourd'hui. Ils rôdèrent une heure à travers la ville. Quand il lui prit le bras, elle ne le retira pas. Quand il la quitta, devant sa porte, il lui demanda de la revoir. Elle secoua la tête :

La jeune Tchecoslovaque Jeanne Paspisilova.



— Je ne suis pas souvent libre. Mon père est professeur. Mais il est remarié avec une jeune femme qui me déteste et qui a tout pouvoir sur mon père. Ce soir, par exemple, je suis sûre qu'elle me fera gronder parce que je suis en retard.

Il la revit cependant deux jours après, puis tous les jours. Elle se plaignait toujours de sa belle-mère qui, de plus en plus, lui rendait la vie intenable. Elle pleurait. Il finit par lui dire :

— Jeanne, cela ne peut pas durer, je vous aime, vous le savez. Partez avec moi. Je suis orphelin, sans fortune. Allons à Paris. Je travaillerai, nous nous marierons.

Il lui avait pris les mains. Elle le regarda, le vit amoureux, sincère, résolu. Le soir, elle fit une valise en cachette, le rejoignit. Ils prirent le train.

Ils arrivèrent le lendemain soir gare de Lyon. Il descendit avec leurs deux valises. Elle le suivait, un peu étourdie par le voyage, lasse. Lui aussi marchait machinalement, étourdi par l'animation de la gare. Un petit chariot électrique s'avança. Pour l'éviter il fit un saut de côté, glissa, lâcha les valises, essaya de retrouver son équilibre et roula hors du quai sur une voie. A ce moment des coups de sifflets retentissaient. Un autre train entra en gare. Des gens crièrent, des employés, des agents se précipitèrent. Jeanne, raidie d'épouvante au bord du quai, vit qu'on essayait de sortir de sous la locomotive un paquet informe et sanglant. Elle crut qu'elle allait devenir folle.

Elle sortit du commissariat de police deux heures après, les bras ballants, la tête vide. Ce qui restait de son rêve roulait dans un fourgon vers un Institut médico-légal. Elle était seule, presque sans argent, dans une ville inconnue.

Elle entra dans un petit hôtel, vers le Palais-Royal. Au bureau, elle mit longtemps pour s'entendre avec le patron. Elle ne connaissait que quelques mots de français et bafouillait. Mais dès qu'il eut compris qu'elle était Tchecoslovaque, l'homme lui fit signe d'attendre un peu et fit demander quelqu'un par le garçon, une autre cliente de l'hôtel. Elle vint, jeune femme trop fardée, et aussitôt qu'elle fut au courant, interpella Jeanne dans sa langue.

— Je suis de Prague. Vous aussi ?

Elle paraissait ravie d'avoir trouvé une compatriote. De son côté la douloureuse Jeanne se jeta littéralement au cou de cette femme de son âge qui lui parlait des paysages de son pays.

La jeune femme installa Jeanne dans une chambre voisine de la sienne, bavarda longtemps avec elle. Et, quand elle sut la lamentable histoire, elle dit :

— Le mieux est que vous retourniez à Prague chez vos parents.

Jeanne éclata en sanglots :

— Jamais. Je préfère mourir. Surtout après cette fugue, on me ferait là-bas une existence d'enfer. Qui sait même si mon père me recevrait !...

— Alors, qu'allez-vous faire à Paris ?

Jeanne haussa les épaules :

— N'importe quoi ! Tout m'est égal, maintenant.

Huit jours après, Jeanne Paspisilova, la fille du professeur, à qui un jeune homme avait souri dans une glace, le jour de ses vingt ans, faisait le trottoir, avenue de l'Opéra.

Le jardin des Tuileries, le jour, est frais et net comme une aquarelle, comme un tableau d'un maître du dix-huitième siècle. Il est plein d'enfants qui jouent, de jeunes mamans rêveuses. Mais, le soir, la scène change, et, dans l'ombre, le vieux jardin où est évoqué le fantôme du palais des derniers rois de France, retrouve un mystère trouble. Sur les bancs, dans les massifs, des couples de hasard échangent des caresses grossières et tarifées.

Les nuits des Tuileries sont étonnantes.

Mais il y a autre chose, d'extraordinaire et de pittoresque. C'est que, tous les jours, vers l'heure du crépuscule, une foule bizarre envahit le plateau qui avoisine le Jeu de Paume. On ne sait pourquoi ce coin qu'on appelle le square Waldeck-Rousseau est, depuis assez longtemps, le rendez-vous de tous les Tchecoslovaques de Paris. Leur journée terminée, ils viennent là se retrouver, parler du pays dans la langue du pays. Quelques-uns ont leur costume national. C'est étrange et assez émouvant.

Jeanne venait là souvent. Trois ans avaient passé. Elle était lasse, écourée.

A la fin, elle avait fini par céder. Elle avait écrit chez elle pour demander le pardon. La réponse lui vint un matin, deux mots de son père :

« Je n'ai plus de fille... »

L'été était froid. Il pleuvait. Jeanne rêva toute la journée étendue sur son lit. Puis, elle se leva, s'assit à sa table, écrivit une lettre d'adieu pour Prague, finit de s'habiller, mit dans son sac un revolver, héritage de sa camarade morte.

A ce moment, on frappa à sa porte. Elle ouvrit, reconnut avec étonnement un jeune compatriote qui lui avait été présenté récemment, aux Tuileries. Il était ouvrier. Il tournait sa casquette dans ses mains :

— Excusez-moi d'être venu. J'avais envie de vous voir. Voulez-vous dîner avec moi ?

Sans savoir pourquoi, mécaniquement, elle accepta. Il l'emmena dans un petit restaurant du quartier. Puis, ils marchèrent jusqu'aux Tuileries. Il était près de neuf heures ; la nuit était venue ; il n'y avait presque plus personne. Ils s'assirent sur un banc. Brusquement il se décida à parler :

— Ecoutez, Jeanne. Je vous aime ; je veux vous sortir de cette existence. Epousez-moi. Je gagne bien ma vie. Vous essayerez de m'aimer.

Elle l'écoutait, glacée. Il lui avait mis sa main rugueuse sur un genou. Elle revit les trois ans passés, les yeux doux de l'autre, le soir de leurs doubles vingt ans, le rêve d'amour détruit. Elle passa ses doigts sur son visage déjà flétri.

« Trop tard ! » pensa-t-elle. Elle ne pouvait remonter du fond de son désespoir.

Elle glissa une main dans son sac, prit le revolver, l'appuya rapidement contre sa poitrine et tira. La détonation coupa la phrase d'amour de l'homme. Il sursauta, se leva, regarda, effaré, le corps de Jeanne qui glissait à terre. Des passants accouraient. Il tituba, dépassé par ce qui arrivait. Puis il s'enfuit...

Luc DORNAIN.

UN couple qui semblait fort paisible s'était assis, hier, à 20 heures 30, sur un banc du jardin Waldeck-Rousseau, aux Tuileries. Soudain, une détonation retentit. La femme chancela. Un flot de sang s'échappa de sa bouche. Tandis que des passants la soutenaient, l'individu qui se trouvait avec elle s'éloigna sans attirer l'attention sur lui.

« Transportée à l'hôpital de la Charité, la victime a pu déclarer se nommer Paspisilova, demeurant en hôtel, 30, rue Sainte-Anne. Elle est morte peu après son admission.

« Prévenu aussitôt, M. Niclausse, commissaire de police du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, se rendit sur les lieux en compagnie du brigadier Holzer, de la Police Judiciaire, et de l'inspecteur Mabillet.

« Sur une table de sa chambre, la jeune femme avait laissé une lettre, adressée à une personne demeurant en Tchecoslovaquie et dans laquelle elle annonçait son intention de mourir.

« Jeanne Paspisilova qui vivait des subsides que lui remettaient des amis de rencontre ne laisse aucune famille à Paris. Son cadavre a été envoyé à l'Institut médico-légal, aux fins d'autopsie... »

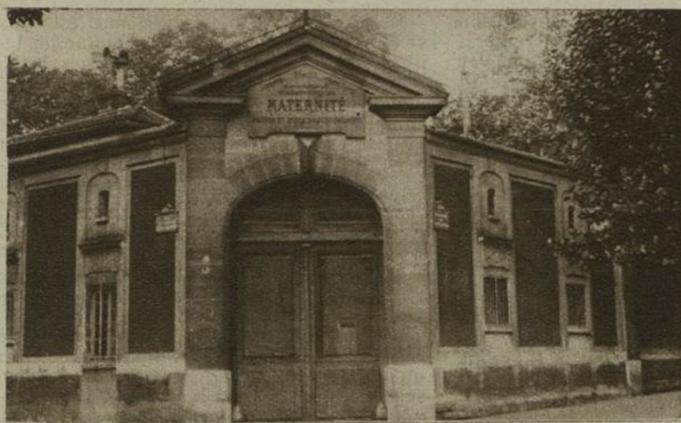
Ce compte-rendu banal des quotidiens. Puis plus rien ; la nuit ; un cadavre mutilé par le bistouri des médecins légistes dans un cercueil de bois blanc ; la fosse commune. Fait divers...

■ ■ ■

Prague, 1928. — Jeanne Paspisilova allait paisiblement vers la maison de ses parents, de son grand pas souple de sportive. Elle serrait sous son bras sa serviette à musique. Il faisait doux ; elle ne se pressait pas et l'éclat des vitrines l'entourait par-

Au pied du banc où se suicida la désespérée, on retrouva le revolver dont elle s'était servie.

SANS TÉMOIN...



Il fut d'abord une belle histoire d'amour, bien qu'elle fût privée de l'élément essentiel à l'idylle : la jeunesse.

C'est dans un autobus que, voici quelques mois, Colette Mangot fit la connaissance de Louis Monico, comptable à la S. T. C. R. P. De douze ans plus âgée que lui, à l'automne de sa beauté, puisqu'elle a 45 ans, elle s'éprit de ce jeune homme mince, aux grands yeux pensifs, à la bouche un peu dédaigneuse. Lui, bien que marié, père d'une fillette, ne résista pas aux avances de cette femme encore belle, plantureuse, appétissante, que l'uniforme d'infirmière rendait encore plus désirable.

Ils se rencontraient tous les matins dans l'autobus ; ils ne tardèrent pas à se voir tous les soirs, dans un café voisin du domicile de Colette Mangot. Elle eut la classique hardiesse de lui présenter son mari, musicien dans un théâtre, que les répétitions, les matinées et les soirées théâtrales appelaient souvent hors de son logis. Mangot et Louis Monico avaient alors trois passions communes : Colette, le phonographe et la belote. Colette, chaque soir, à l'heure de l'apéritif, descendait le phonographe au café où les deux hommes jouaient aux cartes, faisait tourner les disques, s'arrêtant parfois pour donner une caresse furtive à son amant ou lui envoyer du bout des doigts, par-dessus l'épaule du mari, un baiser qu'elle filait... C'était ridicule et charmant.

Et plus tard, quand M. Mangot partait pour son théâtre, les deux amants se retrouvaient dans l'appartement du musicien pour s'y étreindre.

Il est rare que de telles amours soient durables et restent longtemps ignorées. Quand les voisins, quand Mme Monico et quand M. Mangot eurent connaissance de cette liaison, l'amour du comptable et de l'infirmière n'étant plus soutenu par le goût amer et subtil de la faute devait presque fatalement mourir.



M^{me} Colette Mangot, en infirmière.

Il y eut bien, de part et d'autre, des lâchetés, des indécidesses qui lui permirent de subsister, de vivre plutôt.

M^{me} Monico, parce qu'elle avait une fillette et que son mari « gagnait bien sa vie », temporisa tout en cherchant à détacher son homme de cette « créature », comme elle disait. M. Mangot, plus âgé que sa femme et par elle subjugué, se cramponnait à l'espoir qu'elle quitterait un jour son amant, pour lui revenir complètement avec ses beaux bras frais, sa poitrine luxuriante, sa bouche gourmande.

D'ailleurs, ne le rassurait-elle pas ?... « Je vais le quitter bientôt, mais j'ai peur, car il est jaloux. » Ces mots qui la dupaient elle-même sur son âge, sur son pouvoir de séduction, d'emprise et sur son autorité à retenir l'être aimé, elle les disait aussi à sa concierge, à ses voisins. « Il est jaloux. » Elle saurait cette phrase comme une suprême jouissance. Peut-être y croyait-elle, bien qu'elle eût dit un jour à M. Goulet, l'économiste de la Maternité où elle était infirmière : « Je le tuerais, puis je me suiciderai. » De son côté, Louis Monico affirmait à sa femme qu'il serait bientôt dégagé de cet amour, au surplus une simple passade.

Ainsi commençait d'évoluer cette liaison dans une atmosphère tragique.

■ ■ ■

Et soudain, l'autre dimanche après-midi, deux coups de feu claquèrent dans l'appartement de M. Mangot.

Un homme descendit en courant les escaliers. La concierge, Mme Guesdon, le vit passer devant la loge : il était hagard et sanglant. C'était Louis Monico.

Il courut ainsi, comme un fou, jusque chez lui. Il se plaça devant la glace et ne se reconnut pas. Il était livide et du sang souillait ses mains qui tremblaient sous ses regards affolés. Comment trouva-t-il alors la force de se laver, de se déshabiller et de revêtir un autre complet, c'est ce qu'il ne put ensuite expliquer aux enquêteurs. Quand il se fut refait un autre visage, une autre forme, il s'allongea sur son lit et laissa décroître, peu à peu, les battements furieux de son pouls. Il attendait. Quoi ? La justice. Elle ne pouvait manquer de le venir trouver rapidement.

La mort de Mme Colette Mangot fut découverte par le mari, vers 7 heures du soir, lorsqu'il rentra chez lui. Ce fut, chez cet homme, un immense désarroi. Il alla confier sa douleur à la concierge qui, n'ayant point les mêmes raisons de perdre la tête, avertit la police. Ce fut M. Badin, chargé de la brigade criminelle en l'absence du commissaire divisionnaire Guillaume, qui accourut.

En haut : La maternité du boulevard de Port-Royal.

Ci-dessus : M^e Chantepie, avocat de Monico.

Ci-dessous : Carte postale envoyée par Monico à sa femme lors de son séjour à St-Honoré-les-Bains.



Il n'eut pas de peine à tirer une conclusion de ce qu'on appelle les premières constatations en matière d'enquête criminelle.

Dans sa main gauche, Mme Mangot tenait un revolver, mais si maladroitement placé qu'il ne pouvait qu'y avoir été posé.

Quelque désordre, dans la pièce, montrait qu'il devait y avoir eu lutte.

Un policier aussi habile, aussi complet que M. Badin ne se contente pas de marquer ainsi l'avantage d'une sommaire enquête. Sans perdre une minute, il interrogea les voisins, la concierge. Il apprit alors la liaison de Mme Mangot et de Louis Monico, que celui-ci, au moment du drame, se trouvait seul avec la malheureuse femme et qu'on l'avait vu s'enfuir, ensanglanté.

Il entendit M. Mangot qui lui dit : « Ma femme m'avait assuré qu'elle avait donné son revolver à son amant. »

En fallait-il davantage pour croire à la culpabilité de Louis Monico ?

■ ■ ■

Quand le commissaire se présenta 77, rue des Morillons, une nuit d'insomnie avait fait tomber les nerfs du comptable mais n'avait pu lui rendre son sang-froid.

Sous l'œil froid, inquisiteur, de M. Badin, il se troubla davantage. Tout le système de



En haut : l'immeuble où habite Monico, rue des Morillons.

Ci-dessus : M^{me} Monico, à son retour à Paris.

défense qu'il avait échafaudé durant la nuit terrible s'effondra. Il raconta des histoires qui furent reconnues fausses, il se « coupa ». Mis en face de ses mensonges, il perdit la tête.

On lui demandait : « Depuis combien de temps connaissez-vous Mme Mangot ? ». Il répondait : « Depuis quelques jours », sans que cela n'eût d'intérêt ni pour ni contre lui. Il mentait, parce qu'il était traqué et qu'il croyait voir un piège derrière chaque mot de l'enquêteur. On lui demandait : « Etiez-vous auprès de Mme Mangot quand elle se tua ? » Il répondait : « Non ! » bien qu'il fût sûr que la concierge l'avait vu passer devant la loge, courant et affolé.

On lui demandait : « Pourquoi vous êtes-vous déshabillé ? » Il ne répondait pas.

Puis, tout à coup, il prenait à part l'un des deux inspecteurs qui accompagnait M. Badin et lui donnait une autre explication. Se ravisant, il allait vers l'autre et contredisait tout ce qu'il venait de déclarer. Cet homme semblait perdu. On monte parfois sur l'échafaud pour moins de réticences, pour moins de mensonges, pour moins de frayeur. Cet homme semblait perdu quand M. Badin transmit son dossier à M. Raymond, juge d'instruction qui, chargé de l'affaire, ordonna au docteur Paul de faire l'autopsie de la victime.

■ ■ ■

Le docteur Paul n'a pas dans ses attributions de faire de la psychologie ni des conclusions. Il dit ce qu'il voit. Il vit ceci sur le cadavre de Colette Mangot : « La mort est consécutive à un coup de feu qui a pénétré



La maison où se déroula le drame.

par la face antérieure du thorax, exactement au milieu du thorax, le projectile ayant suivi un trajet de droite à gauche, de bas en haut et d'avant en arrière pour s'arrêter, après avoir traversé le poumon gauche, sur la face antérieure de l'épaule gauche, où il a été retrouvé. Ce coup de feu n'a été tiré ni à bout portant, ni à très courte distance. L'arme devait se trouver au moins à 15 centimètres du corps. De plus, des ecchymoses ont été relevées sur les bras, les jambes et le thorax. »

Rapport accablant pour Louis Monico lorsqu'on sait qu'il est à peu près sans exemple qu'une personne cherchant à se donner la mort à l'aide d'un revolver n'applique pas le canon de l'arme à l'endroit du corps qu'il a choisi pour être pénétré par la balle ; rapport accablant à cause de la constatation des ecchymoses semblant indiquer qu'il y avait eu lutte entre la victime et son assassin, qu'à tout le moins, celle-là, avant de mourir, avait été frappée par celui-ci.

Armé de ce rapport du savant médecin et de ceux des policiers, M. Raymond plaça Louis Monico sous mandat de dépôt, après l'avoir inculpé d'assassinat.

Il ne sembla plus, de ce moment, que Louis Monico eût beaucoup de moyens de défense. En tout cas, pas de système. Il disait bien : « Je suis innocent », mais il est ordinaire que les coupables ne prétendent pas autre chose. « Colette Mangot s'est tuée parce que je voulais la quitter », ajoutait-il. Pouvait-on le croire alors que tout l'accablait et qu'il était le seul témoin du drame ? Sans autre témoin, comment pouvait-il sortir des rêts que la police tendait autour de lui ?

Quand la porte de la cellule se fut refermée sur lui, il reprit un peu de courage. N'étant plus harcelé de questions auxquelles il croyait habile — le niais — de répondre en mentant, en accumulant les invraisemblances, n'étant plus oppressé par le souci de bien ordonner sa défense, il se prit à réfléchir à la gravité de son cas et il comprit

qu'il était temps, grand temps de dire la vérité.

Il choisit un avocat, M^e Chantepie. C'était un choix heureux car M^e Chantepie sait bien, pour l'avoir observé plusieurs fois dans sa vie, qu'un inculpé n'est pas nécessairement un coupable, même si ses maladroites, ses réticences l'accablent.

A M^e Chantepie, Louis Monico fit le récit détaillé, complet, sincère de ce roman d'amour au dénouement tragique.

Il dit notamment que sa maîtresse, qui possédait depuis deux ans un revolver, l'en avait menacé ces temps derniers, parce qu'il parlait de la quitter ; qu'elle avait acheté il y a quinze jours, chez un armurier nommé Hallary, des balles de revolver ; qu'elle était venue le 15 août le relancer à Saint-Honoré-les-Bains, où il suivait une cure depuis le 6 août, cependant que sa femme et sa fillelette étaient en vacances à Ste-Maxime. Dans ses bagages, elle avait placé le revolver et un couteau. Excédé par cette visite, las des menaces de cette femme, il lui avait renouvelé et fermement son intention de rompre. Il avait eu la faiblesse d'accepter qu'elle restât trois jours et, le 17 août, elle rentra à Paris.

Les trois jours d'hôtel de Colette Mangot, à Saint-Honoré-les-Bains avaient fait un trou dans le budget de Louis Monico, sévèrement mesuré par sa femme. Aussi, quelques jours après le retour à Paris de Colette Mangot, celle-ci reçut-elle un télégramme de son amant qui lui réclamait de l'argent. Elle n'envoya rien. Il dut donc quitter Saint-Honoré avant la fin de sa cure. A Paris, tous les jours, il prit un repas chez Colette Mangot, afin de récupérer un peu de l'argent qu'il avait dépensé pour elle. Le soir, il ne mangeait pas car il n'avait plus que soixante francs sur lui en quittant la station balnéaire.

Le dimanche 30 août, il vint, comme les autres jours, déjeuner chez sa maîtresse. « C'est la dernière fois, lui dit-il ; je ne te reverrai plus car ma femme rentre demain ». C'est alors que le drame eut lieu.

■ ■ ■

M^e Chantepie ne se contenta pas de ces déclarations unilatérales. Il s'efforça de réunir d'autres témoignages.

Par le juge, il fit entendre Mme Monico qui vint au Palais accompagnée de sa fillelette et qui, sans grande émotion, dit au juge ce qu'elle savait sur cette lamentable histoire noyée dans un bain de sang.

Elle était au courant de la liaison de son mari, il lui avait promis qu'à la fin des vacances, il romprait définitivement.

— Avant, je ne peux pas, lui avait-il dit, car elle me tuerait. Elle a un revolver ; elle m'en a déjà menacé ; elle est capable de le faire. Mon départ à Saint-Honoré va tout arranger. Pendant un mois, elle ne me verra plus. Elle a du tempérament ; elle reprendra un autre amant et nous serons débarrassés.

Il y a ainsi, dans cette histoire, pas mal de petites malpropétés, de soumissions à des égoïsmes étroits, à des calculs bas ; mais il est à peu près certain qu'il n'y a pas de crime.

Mme Monico n'ajouta pas qu'au surplus, à cause de sa fillelette, elle avait besoin des appointements de son mari et qu'en conséquence, elle acceptait, en la connaissant, cette humiliante situation d'épouse trompée.

M. Raymond, le juge, entendit encore M. Goulet, économiste intérimaire de la Maternité, qui avait conseillé à Mme Mangot de rompre cette liaison honteuse et qui s'était attiré cette réponse : « Ça m'est égal, qu'il soit marié et qu'il soit plus jeune que moi. S'il veut me quitter un jour, je le tuerai d'abord et je me suiciderai. » Il entendit une infirmière de la Maternité, Mlle Dejoie, à qui Colette Mangot avait confié, en l'embrassant, la veille de son départ pour Saint-Honoré-les-Bains : « Je vous dis adieu, car vous ne me reverrez probablement plus. »

Il entendit l'armurier qui avait vendu les cartouches : « Elle était, lui dit celui-ci, dans un état de surexcitation extrême et je ne m'étonne pas qu'elle se soit suicidée. » Il lut des lettres récentes adressées par Colette Mangot à des infirmières et dont le sens était : « Vous ne me reverrez plus. » Il en lut d'autres que Monico écrivait à sa femme. Celles-ci étaient affectueuses et leur thème était : « Je vais rompre. »

Il restait une charge terrible contre Louis Monico : le rapport du docteur Paul.

Le juge, comme les policiers, avait été frappé par cette phrase du rapport : « Le coup n'a pas été tiré à bout portant, mais à quinze centimètres environ du corps. »

Soit ! mais ce fait, rarement vu dans les cas de suicide, pouvait ici s'expliquer. Mme Colette Mangot, très forte de poitrine et ayant de gros bras, devait être gênée pour appuyer le canon de l'arme contre son cœur. Enfin, son geste fut un peu mélodramatique. Elle était énervée ; elle gesticulait. Quoi d'étonnant, en ces conditions, qu'elle n'eût pris ni le soin, ni la peine d'appuyer le revolver contre sa poitrine ? Quoi d'étonnant qu'elle n'eût point agi comme presque tous les désespérés !

Il restait ses mensonges. Dans sa cellule, Louis Monico, maintenant conscient de leur gravité, les expliquait à son avocat, par son degré d'affolement bien compréhensible.

Se pouvait-il que, d'avoir posé le revolver dans la main de la morte comme il eût placé un porte-plume, se retournât contre lui ? Fait si maladroitement, si puérilement, cela ne pouvait tromper personne. Un assassin eût pris plus de soin à dissimuler son forfait, un assassin se fût efforcé de cacher sa fuite.

Sans témoin ! Voilà ce qui lui fit perdre la tête. Il pensa qu'il aurait beau dire, qu'il aurait beau faire, personne ne le croirait lorsqu'il viendrait déclarer que cette femme, sa maîtresse, s'était tuée devant lui sans qu'il eût réussi à contrarier son geste fatal. D'où sa fuite.

Le juge, à la suite de tous ces témoignages favorables à l'inculpé et des nouvelles déclarations de celui-ci, inclina à prononcer le non-lieu, mais il restait des points encore mystérieux à éclaircir.

Il décida de convoquer samedi Louis Monico à son cabinet.

■ ■ ■

Cette nouvelle audition n'a pas modifié grandement la position du drame. Rien, au surplus, ne pourra désormais alourdir ou alléger le dossier du juge. Le drame n'ayant pas eu d'autre témoin que Louis Monico, comment se pourrait-il que des éléments

nouveaux vinssent modifier le sens de l'enquête.

La police ni la justice n'ont pas encore abandonné cette idée que, dans ce drame, il peut y avoir un assassin. Aussi cherchent-elles encore à prendre Louis Monico au piège de ses contradictions.

— Vous dites que vous n'aviez plus que 60 francs en quittant Saint-Honoré-les-Bains. Or, on a retrouvé chez vous, dans un calepin, une somme de cent quarante francs.

— Ces 140 francs ne m'appartenaient pas, rétorqua l'inculpé. C'est l'argent du ménage ; de l'argent que je devais rendre à ma femme dès son retour.

Ce fut à peu près le seul accrochage de ce dernier interrogatoire.

■ ■ ■

Un non-lieu va évidemment intervenir. Trop de témoignages sont venus, spontanés, péremptoires, délivrer Louis Monico de la terrible accusation qui pesait sur lui pour qu'on le maintienne encore longtemps en prison.

Pas de sang sur les mains, la chose est maintenant à peu près certaine ; dans l'âme, peut-être quelques petites palinodies, quelques petites vilénies qui lui furent d'ailleurs longuement reprochées : demandes d'argent ; repas pris chez sa maîtresse et peut-être même l'inconscient désir d'être débarrassé de cette femme, ce qui expliquerait qu'il n'ait pas eu la détente brutale, le réflexe impérieux qui l'eût pu jeter sur le revolver de Colette Mangot, empêchant ainsi le drame.

Mais ces fautes vénielles n'ont-elles point leur châtiement trop fort dans le fait que Louis Monico, sorti de prison, dégagé des juges et des policiers, restera soumis au jugement populaire, à la suspicion de ses voisins, de ses chefs, de ses camarades.

Dans ces cas de drames à témoin unique, alors que le mystère ne peut jamais s'éteindre dans l'esprit des hommes et des juges, ne serait-il pas souhaitable qu'on prit l'habitude de ne pas juger *a priori* qu'il doit avoir un criminel, ce qui fausse le déclenchement et le développement de l'enquête policière ?

Supposez un moment que les inspecteurs aient eu d'abord l'idée d'un suicide et suivez alors la marche de l'enquête. Il est certain qu'en ce cas, Louis Monico n'eût point été arrêté et qu'il n'aurait pas, toute sa vie, à supporter le poids écrasant du doute populaire.

Marius LARIQUE.

Ci-dessous : Le comptable Louis Monico, un assez beau garçon à la bouche dédaigneuse.



M. Mangot était musicien dans un théâtre



FATS DIVERS

Trop d'imagination nuit

Strasbourg
(De notre correspondant particulier).

La ruse est devenue classique. Nous l'avons déjà vue exploitée dans les scénarios de cinéma. Nous l'avons déjà maintes fois rencontrée dans les faits-divers. Elle n'en provoque pas moins toujours la plus vive émotion parce qu'elle déroutait souvent la perspicacité des enquêteurs.

On ne rencontre pas d'ailleurs, tous les jours, chez une jeune domestique de quatorze ans, une imagination aussi fertile et aussi pernicieuse.

L'autre jour, les époux H..., habitant, quartier des villas à Strasbourg, une coquette petite maison, laissaient la garde de leurs cinq enfants à leur jeune bonne, Berthe Guhl, âgée de quatorze ans. M. H... s'était rendu à son bureau vers quatorze heures. Son épouse avait également quitté la maison pour se rendre à l'hôpital.

Prévenu par la police, elle-même alertée par la bonne, M. H... trouva, à son retour, l'appartement saccagé. Sur une table se trouvait une enveloppe cachetée et adressée à un certain Lucien Pfister. Elle contenait un billet et une coupure de cinquante francs. Sur le billet ces mots étaient tracés : « L'assassinat est accompli, 250 francs pour toi, le reste pour moi. Ton frère, Léon. »

Dans le lit des enfants, on trouva un coussin appartenant aux époux H...

Berthe Guhl, interrogée, fit le récit suivant : Vers 15 heures, elle s'entendit interpeller, de la rue, par une voix inconnue : « Je viens pour nettoyer les poêles », disait l'homme. Étonnée, la jeune bonne répondit : « Mais les poêles ont été nettoyés il y a peu de temps. »



Berthe Guhl tenant dans ses bras un des bébés des époux X...

« C'est pour une vérification », dit l'autre. « Alors, entrez », dit Berthe.

A peine avait-elle tourné le dos qu'elle fut surprise de trouver l'inconnu déjà derrière elle. Il était, affirma-t-elle, entré par la fenêtre. Elle s'appropriait à le conduire vers les poêles, lorsque l'inconnu, lui saisissant les poignets : « Où tes maîtres cachent-ils l'argent ?... Dis-moi vite ou je te tue ! » Et en même temps il sortit de sa poche un gros browning :

— Tu connais ce joujou, eh bien, si tu ne



D'après la bonne, le bandit imaginaire serait entré par cette fenêtre.

veux pas que je te tue, tiens-toi tranquille ! Berthe fut alors traînée à la cuisine, ligotée, bâillonnée avec des mouchoirs. Le bandit se mit ensuite à fouiller l'appartement, ouvrant les meubles, vidant les tiroirs. Il allait aussi dans la chambre où dormaient les enfants et, les jetant hors du lit, les menaçait. Enfin faisant sauter la serrure d'une armoire, il s'empara d'une cassette contenant quatre cents francs. Berthe, libérée par l'un des enfants, la petite Jacqueline, put enfin alerter les voisins et la voisine.

Tel fut le rocambolesque récit de la petite domestique. Sceptiques, malgré tout, les inspecteurs poursuivirent leur enquête, puis décidèrent d'entendre à nouveau la jeune Berthe.

Elle s'embrouilla, cette fois, et finit par déclarer qu'elle n'avait agi que sous la pression du nommé Pfister qu'elle avait connu pendant la kermesse de Vacken. Mais les recherches entreprises établirent que Pfister n'existait que dans l'imagination de la jeune bonne.

De là à conclure qu'elle avait tout imaginé... On compara son écriture et celle de la lettre trouvée sur la table à manger. Similitude absolue. Pressée de questions, elle fit enfin des aveux complets.

Elle reconnut avoir seule simulé l'agression dont elle prétendait avoir été victime. Et ses aveux, peu à peu, s'échappèrent :

Mardi, après le départ de ses patrons, Berthe avait couché deux des enfants. Puis, se voilant la figure d'un mouchoir et se coiffant d'une casquette, elle avait pu apercevoir la petite Jacqueline qui s'était réfugiée dans les water-closets. A l'aide d'une fausse clé, elle ouvrait ensuite l'armoire où elle savait placée la cassette contenant les quatre cents francs. Cette cassette, elle était allée la cacher dans la cave. Bien entendu, c'était elle aussi qui avait joué la comédie de la lettre. Elle s'était enfin ligotée elle-même et mis un mouchoir dans la bouche. La petite Jacqueline sortant de sa cachette l'avait déliée.

Ainsi l'audacieux bandit que, durant de longues heures, on s'était mis à rechercher et la petite bonne de quatorze ans ne faisaient qu'un.

Une bonne correction vaudrait peut-être mieux qu'une peine infligée par le tribunal pour calmer l'imagination excessive de cette jeune bonne à tout faire — même les bandits masqués.

F. K.

La colère de "Coco-Bel-Œil"

EST encore un drame conjugal. L'autre soir, rue de l'Église, deux femmes s'éroulaient sur le trottoir. Plusieurs détonations avaient retenti.

Transportée à l'hôpital Boucicaud, l'une des victimes put prononcer quelques mots. C'était Mme Marie Uzenat. Elle dénonçait son mari, Louis Uzenat, marchand de pommes de terre, rue de Javel. L'autre blessée était sa belle-fille, Mlle Marguerite Dauret.

Peu de temps avant, d'ailleurs, Mme Uzenat s'était plaint au commissaire de Javel des mauvais traitements que son mari lui infligeait.



Louis-Eugène Uzenat, dit « Coco-Bel-Œil ».

Cette intervention avait-elle été la cause du drame ?

Condamné quatre fois, depuis 1924, pour coups et blessures, Louis-Eugène Uzenat ne trouvait qu'une circonstance atténuante aux excès de son caractère irascible : une trépanation subie à la suite d'un accident. D'autre part, il avait, dans un accident, perdu un œil, ce qui le faisait surnommer « Coco-Bel-Œil » par ses familiers.

Abandonné, Uzenat avait juré de se venger.

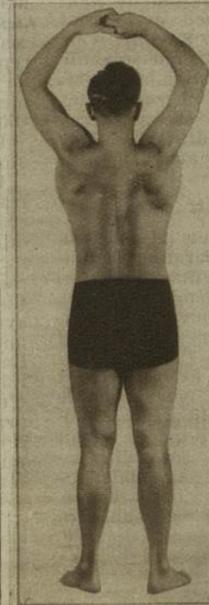
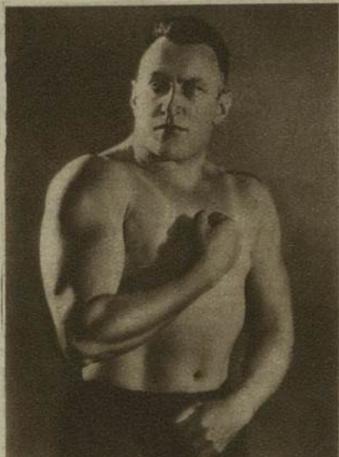
A la suite d'une altercation, il tira sur sa femme et sur sa belle-fille, abritée derrière son auto, et prit la fuite. « Coco-Bel-Œil » court encore.

DES MUSCLES EN 30 JOURS

NOUS LE GARANTISSONS!

C'est avec juste raison qu'on nous appelle les "Constructeurs de muscles". En trente jours, nous pouvons transformer votre corps d'une manière que vous n'auriez jamais crue possible. Quelques minutes d'exercice chaque matin suffisent pour augmenter de 2 centimètres les muscles de vos bras et de 5 centimètres votre tour de poitrine. Votre cou se fortifiera, vos épaules s'élargiront. Avant même que vous vous en aperceviez, les gens se retourneront sur votre passage. Vos amis se demanderont ce qui vous est arrivé. Peu importe que vous ayez toujours été faible ou mince : nous ferons de vous un homme fort, et nous savons que nous pouvons le faire. Nous pouvons non seulement développer vos muscles, mais encore élargir votre poitrine et accroître la capacité de vos poumons. A chaque respiration, vous remplirez entièrement vos poumons d'oxygène et votre vitalité ne sera pas comparable à ce qu'elle était auparavant.

Et en cent cinquante jours ! — Il faut compter cent cinquante jours pour mener à bien et parfaire ce travail, mais dès le trentième jour, les progrès sont énormes. Au bout de ce temps, nous vous demandons simplement de vous regarder dans un glace. Vous verrez alors un tout autre homme. Nous ne formons pas un homme à moitié. Vous verrez vos muscles se gonfler sur vos bras, vos jambes, votre poitrine et votre dos. Vous serez fier de vos larges épaules, de votre poitrine arrondie, du superbe développement obtenu de la tête aux pieds.



Nous agissons également sur vos organes intérieurs. — Nous vous ferons heureux de vivre ! Vous serez mieux et vous vous sentirez mieux que jamais vous ne l'avez été auparavant. Nous ne nous contentons pas seulement de donner à vos muscles une apparence qui attire l'attention : ce serait du travail à moitié fait. Pendant que nous développons extérieurement vos muscles, nous travaillons aussi ceux qui commandent et contrôlent les organes intérieurs. Nous les reconstituons et nous les vivifions ; nous les fortifions et nous les exerçons. Nous vous donnerons une joie merveilleuse : celle de vous sentir pleinement en vie. Une vie nouvelle se développera dans chacune des cellules, dans chacun des organes de votre corps, et ce résultat sera très vite atteint. Nous ne donnons pas seulement à vos muscles la fermeté dont la provenance vous émerveille, mais nous vous donnons encore l'ENERGIE, la VIGUEUR, LA SANTÉ. Rappelez-vous que nous ne nous contentons pas de promettre : nous garantissons ce que nous avançons. FAITES-VOUS ADRESSER par le DYNAM INSTITUT le livre GRATUIT : Comment former vos muscles. Retournez-nous le coupon ci-joint dès aujourd'hui. Ce livre vous fera comprendre l'étonnante possibilité du développement musculaire que vous pouvez obtenir. Vous verrez que la faiblesse actuelle de votre corps est sans importance, puisque vous pouvez, rapidement, développer votre force musculaire avec certitude. Ce livre est à vous : il suffit de le demander. Il est gratuit, mais nous vous prions de bien vouloir joindre 1 fr. 50 en timbres-poste pour l'expédition. Une demande de renseignement ne vous engage à rien. Postez le bon dès maintenant pour ne pas l'oublier.

BON GRATUIT A DÉCOUPER OU A RECOPIER

DYNAM INSTITUT, Service 4, Rue La Condamine 14, Paris (17^e).

Veuillez m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part votre livre intitulé Comment former vos muscles, ainsi que tous les détails concernant votre garantie. Ci-inclus 1 fr. 50 en timbres-poste pour les frais d'expédition.

Nom

Adresse

Révélation merveilleuses et sensationnelles par le célèbre Hindou HAMID KHAN



Je suis allé consulter M. Hamid Khan en juin. Il a lu mes pensées mot à mot et a prédit très correctement mon avenir. Il m'a prédit que j'aurais une situation à la fin de juillet et que ma femme, qui se séparait de moi depuis longtemps, me reviendrait dans la première quinzaine d'août. Je suis frappé par l'exactitude de sa prédiction, car j'ai actuellement la situation et ma femme est avec moi maintenant.

Signé : G. D.

Il prédit l'avenir d'une façon précise : 1° Il lit vos pensées et répond d'une façon remarquable à toutes questions ; 2° Il donne les remèdes aux ennuis, au désespoir et aux malheurs de toutes sortes.

Consultez-le de 10 h. à 13 h. et de 15 h. à 19 h. 30. Consultation 100 fr. 8, Avenue Friedland (2^e ét.) Carnot 24-00.

FABRIQUE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

Prix franco de douane Aff. lettres 1.50 au 000 lettres de remaniement

Vente directe du fabricant aux particuliers Demandez de suite notre catalogue franc, gratuit MEINEL & HEROLD, Klingenthal Saxe 6331

POUR LES SEINS QUI TOMBENT, la CREAM GIVRYL est la révélation scientifique du siècle. Rien à absorber. Nouvelle formule d'un pharmacien biologiste diplômé. En vente : Toutes pharmacies, bonnes maisons et aux LABORATOIRES GIVRYL, 16, rue Tolosane, Toulouse. Le traitement : 70 fr., contre mandat-poste.



LE BONHEUR...! POUR VOUS!

Depuis 4000 ans les Sages de la Chine enseignent que

FOU-YU

CE BIJOU TALISMAN DE JADE attire le bonheur sur ceux qui le portent

Pendentif ou Pince 50 fr Argent 65 fr 125 fr Or 150 fr

Ch. OUDIN Joaillier 17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

IMPORTATION NOTICE FRANCO SUR DEMANDE DIRECTE

POUR RIRE et FAIRE RIRE

Demandez les catalogues Farces Attrapes, Surprises, pour Soirées et dîners, Chansons, Monologues, Prestidigitation, Physique, Magie, Librerie. — Envoi contre 2 fr. Se recommander du journal. H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris. Maison fondée en 1808.

POUR 20 fr.

par mois pendant 10 mois et 2 versements de 25 fr. Au comptant 198 fr.

ÉLÉGANT PHONO

avec 10 morceaux musique et chant au choix sur grands disques et

UNE MALLETTE PORTE-DISQUES EN PRIME Appareils garantis pouvant jouer tous les disques

LES MEILLEURS POSTES DE T.S.F.

POSTE 3 lampes, prenant postes européens, 2 versements de 50 fr. et 12 de 57 fr. SECTEUR, 95 fr. par mois. - VALISE, 130 fr. par mois - MIUBLE-RADIO, 140 fr. par mois

Appareils garantis fournis complet avec accessoires grandes marques

Ecrivez-nous en joignant cette annonce pour recevoir gratuitement nos catalogues et tous renseignements.

La confiance de notre maison repose sur 30 années d'existence.

ETABLISSEMENTS SOLEA, (Service T.), 33, Rue des Marais - PARIS (10^e)

Ouvert de 9 h. à midi et de 14 h. à 19 h., le samedi également, le dim. de 10 h. à midi

POUR 34 fr.

par mois pendant 10 mois et 2 versements de 50 fr. Au comptant 360 fr.

SUPERBE PHONO

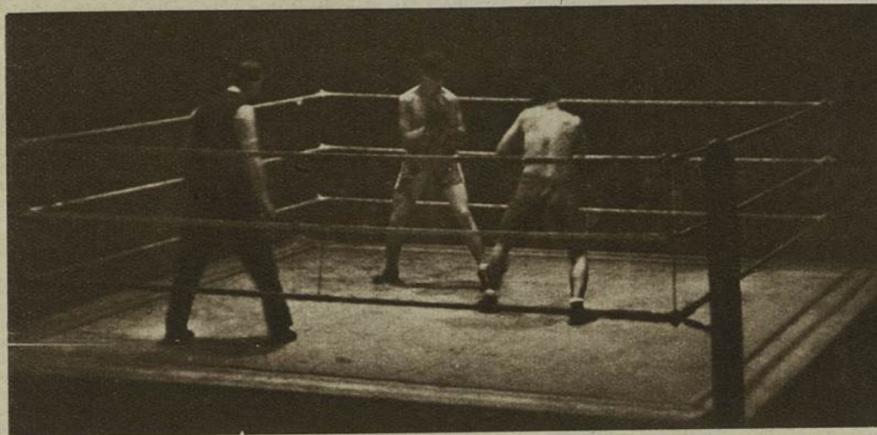
Avec 30 morceaux musique et chant au choix sur grands disques et



A gauche : Juliette, la maîtresse de Fournier, dont le « travail » assurait au boxeur le principal de ses ressources.

A droite : Fournier, dit « Jean-le-Boxeur », était très répandu dans les milieux sportifs de Valenciennes.

L'ALIBI



Sur les rings de la région, le direct du gauche était la spécialité de Fournier.

DU BOXEUR

Valenciennes (De notre envoyé spécial).

TANT va la cruche à l'eau qu'à la fin elle casse.

Le boxeur Fournier trouverait-il cette fois encore des alibis qui le mettront hors de cause ? C'est une bien curieuse histoire que celle de Jean-le-Boxeur. Grand, fort, le visage coururé de balafres, il est très répandu dans les milieux sportifs de Valenciennes.

Et pas seulement dans les milieux sportifs : Jean-le-Boxeur vit principalement dans les milieux où le vice rôde. Sa force le rend redoutable ; aussi est-il l'ami des mauvais garçons. Il est non seulement leur ami, mais à l'occasion leur protecteur. Ses poings ne sont-ils pas entre tous réputés dans les bars, où quelquefois des discussions naissent au son de l'accordéon ? Jean-le-Boxeur se lève. Il se montre. On se tait. Et quand on ne se tait pas, il frappe...

Jean-le-Boxeur a été arrêté plusieurs fois et, chaque fois, ses amis l'ont fait rendre à la liberté. Au risque de leur tranquillité, parfois. Mais ils lui ont trouvé des alibis. Jean-le-Boxeur est l'homme des alibis...

■ ■ ■

C'est à lui qu'on pensa lorsque Mme Lemichez perdit la vie...

Pourquoi ? Il est, n'est-ce pas, de ces hasards !...

Mme Lemichez était une honnête mercière de Valenciennes. Rue Ferraud, où elle tenait boutique, on ne la connaissait que sous le nom de la « mère aux fétiches », car, chaque fois qu'un client ou une cliente entraient chez elle, que ce soit pour lui acheter du fil, du drap ou de la toile, elle lui proposait en outre un des fétiches dont elle avait la spécialité.

On ne lui connaissait qu'une amie, l'excellente cabaretière Mme Van Cuneghem, de la rue Ferraud. Mme Van Cuneghem adorait Mme Lemichez. Et, chaque soir, elle avait l'habitude, à l'heure du dîner, de traverser la rue pour lui apporter une tasse de café...

Un soir de l'autre année, elle remarqua que la porte de Mme Lemichez était fermée.

— Tiens, murmura Mme Van Cuneghem, mon excellente voisine s'est couchée tôt, ce soir...

La nuit passa. Au matin, les deux employées de Mme Lemichez frappèrent au magasin pour se faire ouvrir. On ne leur répondit pas...

Elles appelèrent... Chaque matin, en effet, Mme Lemichez, levée avant l'arrivée de ses employées, les guettait de sa fenêtre et, quand elle les voyait, elle leur jetait ses clés...

La fenêtre resta close. Denise Benoit et Louise Tirlemont remarquèrent que les volets n'étaient pas mis. Elles regardèrent à travers les vitres. Un désordre inaccoutumé régnait dans la boutique. Que s'était-il donc passé ?

Les deux jeunes filles alertèrent les voisins et les passants. Un commerçant prit une échelle, y monta, brisa une vitre et pénétra dans la chambre.

Il y vit la mort. Mme Lemichez gisait, recroquevillée sur elle-même, sans vie. Elle avait été assassinée.

Le visage et les mains de la victime étaient couverts de sang. On avait dû l'assommer alors qu'elle était debout. Le coup l'avait jetée contre le mur. Elle y était restée...

L'enquête commença. Il fut bientôt certain que le vol avait été le mobile du crime. Et quant au crime, il avait été commis par quelqu'un qui connaissait bien la maison...

Par qui ? Mystère !...

L'autopsie précisa la méthode du meurtrier. Mme Lemichez avait été tuée d'un coup de poing. Le choc avait déterminé une fracture de l'os du crâne à la base du nez ; une hémorragie considérable en avait

été la conséquence ; elle avait provoqué l'asphyxie...

— L'assassin est certainement un boxeur professionnel, murmura le médecin, car je reconnais là les caractéristiques d'un direct du gauche !...

Le commissaire de police, à la suite d'une rapide enquête, précisa la route du meurtrier. Il avait pénétré dans la boutique ; il avait assommé Mme Lemichez, puis il avait fracturé le tiroir-caisse ; enfin, il était monté à l'étage et avait fouillé les armoires. On retrouva à terre un portefeuille et un sac vides. C'était là que, vraisemblablement, se trouvait l'argent destiné aux banques...

On rechercha parmi les familiers de la victime, puis parmi les mauvais garçons de Valenciennes, qui avait pu commettre le « coup ».

Tout naturellement, on pensa à Fournier...

Pourquoi Fournier ? Répétons-le. Il est de ces hasards !...

Il convient d'ajouter aussi que Jean-le-Boxeur était accusé de tirer ses ressources non seulement de la boxe, mais aussi de son amie Juliette, une fille de Valenciennes. Enfin, son casier judiciaire était relativement chargé.

Il fut donc amené dans le bureau du commissaire central.

— Que faisiez-vous, mardi soir, à huit heures ? lui demanda M. Caz.

— J'étais dans le train, répondit Fournier.

— Dans le train ?

— Oui, je revenais de Trith-Saint-Léger en compagnie de ma maîtresse et d'une autre amie...

Il détailla complaisamment l'emploi de son temps. Le matin de ce jour-là, il était à Valenciennes. Vers midi, il avait décidé de faire une partie de campagne ; il était donc parti pour Trith-Saint-Léger. Et, à l'en croire, il n'était revenu à Valenciennes que par le train qui arrive le soir à huit heures six...

— Alors, qu'avez-vous fait à Valenciennes ?

— Je suis allé rue Ferraud, au café Mabelle, et là j'ai fait une belote...

Il se reprit et murmura avec orgueil :

— C'est-à-dire que je n'ai pas joué à la belote tout le temps. Ma femme, Juliette est allée au « travail ». Je l'ai laissée partir, je lui ai dit que j'allais au cinéma. Puis j'ai emmené son amie dans un hôtel voisin et nous sommes restés ensemble jusqu'à minuit, comme deux amoureux...

Les amis de Jean-le-Boxeur étant venues tenir au commissaire les mêmes propos, Fournier fut relâché.

Son alibi était reconnu exact.

Il avait de la chance...

On avait tout simplement oublié d'aller vérifier l'exactitude du voyage de Jean-le-Boxeur à Trith-Saint-Léger. Quand la brigade mobile fut alertée, il était déjà trop tard. M. Troitton, qu'accompagnait l'inspecteur Bizet, ne put savoir quel jour Jean-le-Boxeur et ses deux amis avaient fait à Trith-Saint-Léger une honorable partie de campagne.

L'affaire fut classée, momentanément.

■ ■ ■

Hélas ! Le boxeur n'a pas de chance. Ne fut-il pas inculpé, il y a quelques mois, d'un attentat dont fut victime M. Gambier, un commerçant d'Amiens ?

Il se trouvait justement dans un estaminet amiénois où M. Gambier montrait un portefeuille bien garni...

Et, comme par hasard, lorsque M. Gambier quitta le cabaret, il fut terrassé d'un direct du gauche, puis ensuite délesté d'un portefeuille qui contenait 25.000 francs...

Le direct du gauche ! La spécialité de Fournier...

On arrêta Fournier... Il avait encore un alibi...

Une jeune fille qui passait en tramway devant la maison du crime...



— Moi l'agresseur ? dit-il. Mais c'est impossible. Je suis resté dans l'estaminet jusqu'à la fermeture. Il était plus de deux heures et demie du matin lorsqu'on m'en chassa. Le garçon de café nous a accompagnés. Ma maîtresse vous le confirmera...

Hélas ! Juliette fut moins assurée... Il est vrai qu'elle avait été surprise à changer dans un magasin un billet de mille francs. Et, pour son malheur, le numéro de ce billet était le même que celui d'un des billets dérobés au commerçant...

Juliette avoua tout ce qu'on voulait...

— C'est nous qui avons fait le coup. Nous étions en compagnie de Noisette !

On arrêta Noisette, comme on avait arrêté Juliette, comme cette fois on arrêtait Jean-le-Boxeur.

■ ■ ■

A la suite de cette affaire, l'instruction ouverte au sujet de l'assassinat de Mme Lemichez a rebondi.

Des témoins ont aggravé les présomptions que les juges font peser sur l'inculpé.

Une commerçante de la rue Ferraud est venue dire :

— Comme je passais, vers huit heures vingt-cinq, devant la mercerie de Mme Lemichez, je la vis qui tenait conversation avec un individu de haute taille. Il était coiffé d'un chapeau « charleston » et son cou était entouré d'un foulard bleu.

Autre témoignage. Celui d'une jeune fille qui passa à 8 heures 30, en tramway, devant la maison du crime et y vit Mme Lemichez qui discutait avec un homme coiffé d'un chapeau « charleston » et qui portait un foulard bleu.

Et, témoignage accablant, M. Charles Michel a entendu Jean-le-Boxeur annoncer dans un cabaret qu'il y avait « un coup intéressant à faire chez Mme Lemichez ».

Les amis de Jean-le-Boxeur ont, malgré elles, affirmé-t-on, confirmé ces témoignages. On les a questionnées.

— Vous souvenez-vous de la forme du chapeau de Fournier ?

— C'était un chapeau « charleston ».

— Avait-il un foulard ?

— Oui.

— De quelle couleur ?

— Il était bleu...

De tous ces témoignages, Jean-le-Boxeur n'a cure. Il « plastronne ».

— Pourquoi continuez-vous à m'accuser. Puisque je vous dis que j'ai un alibi !.

F. DUPIN.

Le commissaire à la brigade mobile, M. Troitton, vérifia soigneusement tous les alibis du boxeur





Une lampe électrique de poche qui avait roulé sous une chaise renversée fut ramassée par Jones.

Le détective exhiba une seringue hypodermique munie de son aiguille et s'écria : « Voilà de quoi il est mort ! »

Antonia Bellini, la fiancée de Luigi Tomaso, avait éconduit Stevens qui, de désespoir, était devenu morphomane.

La belle Viola Laguarde, la femme du pharmacien, l'avait trompé avec Luigi Tomaso.

Londres (de notre correspondant particulier).



ELA se passait il y a quelques années. La Cour d'assises de Londres, le Old Bailey, venait de fermer ses portes, et, sous l'œil vigilant du policeman de faction, une foule disparate et surexcitée se bousculait sur les marches du grand perron. J'avais hâte de rentrer

chez moi après une journée fatigante, pendant laquelle il m'avait fallu traduire en anglais des dépositions faites en plusieurs langues et patois. Mais, quand, m'étant frayé un chemin vers la rue à travers cette humanité malveillante, j'aperçus la haute taille du détective Hutchinson parmi les policiers devant la porte, je compris que, ce jour-là, on m'attendait encore vainement pour dîner.

« Come along », me dit-il, dès qu'il me vit. « J'ai une affaire très curieuse à débrouiller. Je sais que vous raffolez du bizarre. Un crime tout à fait étrange a été commis, cette nuit, au quartier italien de Saffron Hill, et nous avons arrêté Luigi Tomaso, un Corse ».

« Mais je connais Luigi », fis-je, surpris. « Un homme riche, considéré et de très bonne famille. Il dirige une entreprise de transports maritimes... »

« C'est bien cela ; il est au poste de Bow Street, accusé de meurtre. A vrai dire, vous n'êtes pas indispensable. Luigi parle bien l'anglais, mais nous aurons à interroger beaucoup d'étrangers — et puis — je pensais... »

« Oui, certes », interrompis-je avec empressement. « Luigi Tomaso m'est très sympathique et puis, si c'est un mystère... »

« Prenons ce taxi, je vous raconterai ça ». Et, m'empoignant le bras avec force — l'habitude du métier — Hutchinson héla une voiture. Je ne pus m'empêcher de rire en surprenant l'expression de commisération du chauffeur, lorsque mon ami commanda laconiquement « Bow Street ! » Il crut évidemment que j'étais « fait ».

Quand nous fûmes assis, Hutchinson regarda par la portière, comme s'il cherchait à rassembler ses idées.

Quelques secondes de réflexion, et le détective commença :

« Cette nuit, vers deux heures, les agents Jones et Taylor faisaient leur ronde à Saffron Hill. Arrivés à South Street, vous savez, cette belle artère neuve qui coupe le vieux quartier, ils virent, devant la porte du numéro dix-huit, un homme qui paraissait examiner les alentours avec prudence, comme s'il craignait que quelqu'un ne vienne le surprendre. Les deux agents s'étaient blottis dans l'ombre d'un échafaudage ; et, grâce à leur uniforme sombre, ils ne furent pas découverts. Satisfait probablement que la rue fût déserte, l'homme se baissa, chargea une masse inerte sur son dos et se hâta, en titubant sous le poids de son fardeau, de gagner un terrain vague où les maçons qui travaillent dans le quartier ont entassé leurs briques, brouettes et tamis. C'était un corps humain que cet homme transportait ; il le laissa choir sur un tas de pierres et revint en courant. Il fut appréhendé par Jones, au moment où il engageait une clef dans la serrure du numéro dix-huit, pendant que Taylor alla examiner le corps mystérieux ; le cadavre était celui d'un jeune homme, mort d'un coup de couteau au cœur. Interrogé sommairement sur place, l'assassin présumé déclara se nommer Luigi Tomaso. Il avoua qu'il habitait la maison devant laquelle on venait de l'arrêter et les agents se firent immédiatement conduire chez lui. Ils trouvèrent la porte de son appartement ouverte, mais, quand ils voulurent faire de la lumière, ils s'aperçurent — premier point — que le courant paraissait avoir été coupé, les lampes de l'appartement ne s'allumant pas. Jones examina alors la chambre à coucher à la lueur de sa lanterne sourde. Le lit n'était pas défait, mais l'édredon était froissé et aplati au milieu. Le tout présentait cette apparence caractéristique d'un lit sur lequel on avait dormi sans l'ouvrir. Des taches de sang sur le bord du matelas et par terre ; une lampe électrique de poche avait

roulé sous une chaise renversée ; et, au milieu du tapis, gisait un poignard long et effilé dont la lame ciselée était maculée de sang. Tomaso fut alors conduit au poste, pendant qu'un des agents restait dans l'appartement en attendant qu'un détective du « Yard » fût envoyé pour diriger l'enquête. Chemin faisant, Tomaso racontait qu'en entrant chez lui, il avait vainement essayé d'allumer la lumière du corridor ; mais il se souvenait d'avoir donné l'ordre à sa gouvernante — Luigi est garçon, comme vous savez — d'éteindre soigneusement partout, en s'en allant le soir, et il supposa que, par zèle, elle avait fermé le compteur d'électricité. Pendant qu'il avançait à tâtons pour chercher sa lampe électrique de poche qui devait se trouver sur une commode, un rayon de lune, glissant par les rideaux entr'ouverts, tomba sur une face exsangue, hagarde, aux yeux fixes et ternes, qui semblait émerger des ténèbres comme un fantôme d'outre-tombe. Glacé d'effroi à cette apparition horrible et inattendue, il resta cloué sur place, incapable de faire un mouvement, fouillant la chambre du regard, et, au bout d'un instant, ses yeux s'étant faits à l'obscurité, il vit avec un frisson d'horreur qu'un corps humain était étendu sur son lit, la lame d'un poignard plantée en pleine poitrine. Un homme avait été assassiné chez lui et l'assassin s'était servi de son poignard corse qui se trouvait toujours sur la table de nuit. Il fit un pas en avant, se pencha sur le lit et reconnut le mort, un nommé Charles Stevens, jeune ingénieur habitant l'étage au-dessus, avec lequel il s'était, à plusieurs reprises querellé, parce que Stevens avait cherché à faire la cour à sa fiancée, Antonia Bellini. Alors, comme en une vision prophétique, il se vit arrêté et condamné à mort pour un crime qu'il n'avait pas commis ; et cette perspective lui fit perdre complètement la tête. Au lieu d'appeler du secours, il laissa choir la lampe qu'il tenait, se jeta sur le corps comme un fou, arracha le poignard accusateur et, prenant le malheureux jeune homme dans ses bras, le porta jusqu'au terrain vague, sans réfléchir combien ce geste le rendrait encore plus suspect, si quelqu'un le voyait. Il prétend n'avoir eu qu'une pensée à ce moment : se débarrasser coûte que coûte du cadavre. Nous voici à Bow Street ; interrogez donc Tomaso vous-même. Faites-lui raconter l'affaire en français, mais n'oubliez pas de lui dire qu'il a le droit de se taire s'il le préfère ; il ne faut pas profiter de son désarroi ».

L'état du malheureux Corse faisait pitié. Sa figure blême, ses yeux rougis par les larmes du désespoir, ses cheveux moites, collés sur le front et son corps secoué d'un tremblement incessant changeaient à ce point l'homme que j'avais connu heureux et gâté par la vie, que je reconnus à peine Luigi Tomaso. Quand j'eus prononcé la formule traditionnelle exigée par la loi, il se leva d'un bond et, d'un geste tragique, comme s'il prenait le ciel à témoin, il s'écria :

« Je n'ai rien à cacher ; rien ! Je vous jure que je n'ai pas tué Charlie Stevens. C'est mon poignard, je le sais, et le corps était couché sur mon lit ; toutes les apparences sont contre moi, mais je suis innocent. J'étais fou, surtout, de ne pas avoir immédiatement appelé mes voisins. J'étais affolé ; j'avais peur. Je crois que je me suis rendu compte inconsciemment que personne ne m'aurait cru. Je suis la victime d'un complot ou d'une fatalité monstrueuse. Que voulez-vous que je dise ? Je ne sais absolument rien ».

LE POIGNARD

Le pharmacien fut arrêté à Newhaven au moment où il allait s'embarquer sur un paquebot en partance pour la France.

Hutchinson hocha la tête, quand j'eus traduit. « C'est bien ça — et, ma foi ! — qui sait ? Rappelez-vous que les agents trouvèrent le courant électrique coupé et que la porte de la cuisine, où se trouve le compteur, était fermée à clef. C'est là un point capital. Venez, nous allons examiner l'appartement et, surtout, la chambre à coucher... »

« Qu'est-ce que vous vouliez dire à propos de la lumière ? », questionnais-je en m'installant à côté de Hutchinson dans une voiture de service qu'il avait fait appeler. Il me regarda distraitement : « Quoi ?... Ah, oui ; attendez donc que nous ayons examiné les lieux. Je ne sais rien encore ».

■ ■ ■

L'appartement de Tomaso était au deuxième étage d'une belle maison neuve. Un couloir menait droit à la salle à manger ; à gauche, était la cuisine, à droite, une chambre à coucher assez vaste. J'aperçus encore la dépression que fit le poids du corps inerte sur l'édrédon, car on n'avait rien touché depuis la découverte du crime.

« C'est bizarre, cela », fis-je, songeur. « Il a fallu que la mort fût absolument instantanée pour que la place où gisait le corps soit si nettement marquée et délimitée. On dirait que Stevens fut frappé pendant son sommeil ; mais qu'est-ce qu'il faisait ici ? »

« Et ces gouttelettes de sang, par terre », me dit Hutchinson. « Voyez : elles ont cette forme typique que prend le sang lorsqu'il tombe d'une certaine hauteur ; par contre, l'édrédon n'est pas taché du tout. On serait tenté de croire que Stevens a été poignardé debout et couché sur le lit ensuite ; mais alors, comment se fait-il que la blessure n'ait presque pas saigné ! Voilà le poignard : la lame est longue et large ; elle aurait dû provoquer une forte hémorragie ; au lieu de cela, rien que ces quelques gouttelettes par terre et sur le bord du lit ; le manche même du poignard est à peine rougi. Voilà la lampe de poche et la chaise renversée près de la commode ; que pensez-vous de tout cela ? »

« Je pense que Tomaso doit être le plus rusé des malfaiteurs... à moins qu'il n'ait dit la vérité », car je commençais à me rendre compte de tout ce qu'il y avait d'in vraisemblable dans cette chambre tragique. « J'ai l'impression nette que Stevens ne fut pas tué ici... »

« C'est même certain », coupa Hutchinson. « Cependant, si l'assassinat fut commis ailleurs, pourquoi diable a-t-on transporté le corps jusqu'ici ? Je ne vois qu'une explication qui, à la rigueur, soit plausible : c'est que Stevens fut poignardé au cours d'une dispute, l'après-midi, ce qui obligeait Tomaso à cacher le corps chez lui jusqu'à la nuit. Mais, alors, la vieille gouvernante — une brave femme — serait sa complice ; or, elle m'affirme que son maître n'était pas rentré à huit heures, lorsqu'elle allait partir. Sûrement, ce n'est pas elle qui coupa l'électricité au compteur. Je l'ai interrogée à ce sujet. D'autre part, le Corse avait menacé Stevens plusieurs fois ; c'est un homme violent. De plus, il quitta son bureau plus tôt que de coutume, hier après-midi, et il se refuse obstinément à dire pourquoi. Stevens habitait l'étage au-dessus ; attendez-moi donc ; je vais voir si la concierge a la clef ».

Pendant que mon ami fouillait l'appartement de la victime, je fis moi-même une petite enquête sur place et, quand Hutchinson revint, nous avions tous deux un sourire satisfait.

« Well ! » fit-il ; « qu'avez-vous trouvé ? »

« Je pense que Luigi a dit la vérité ; Stevens a été poignardé au cœur quand, déjà, ce cœur ne battait plus ».

Le détective ouvrit la main et exhiba une seringue hypodermique munie de son aiguille : « C'est mon avis aussi ; et voilà de quoi il est mort ! Héroïne, morphine, ou quelque chose de semblable, qu'il s'injecta lui-même. Cependant, le mystère ne fait que s'épaissir. Tout ce que nous savons, à présent, c'est que quelqu'un transporta le mort jusqu'à cette chambre, le déposa sur le lit et lui enfonça le poignard corse dans le cœur. J'ai repéré l'endroit où le pied de la victime a éraflé le mur de l'escalier ; un lambeau de papier a été arraché. J'ai trouvé les traces de plâtre sur un des souliers de Stevens. Cela prouve donc définitivement qu'on le transporta de son appartement jusqu'ici. Mais, puisqu'il était déjà mort, pourquoi la mise en scène du coup de poignard ? »

« Pour faire arrêter le Corse, parbleu ! »

« Il faudrait donc admettre que l'inconnu savait que Stevens allait se suicider, qu'il savait même l'heure exacte du trépas. Cela me semble fantastique. Enfin, je vais faire une enquête sur les mœurs de ce Stevens ;

volage. J'appris que Laguarde était pharmacien, et cette nouvelle fut pour moi un trait de lumière ; de plus, il avait été lié d'amitié avec Stevens, bien qu'il fût jaloux de lui comme il l'était de tout le monde, d'après les commères de Saffron Hill. Je fis immédiatement une visite au pharmacien, car l'achat de plusieurs flacons de médicaments devait me donner le moyen de comparer ses empreintes digitales avec celles que j'avais relevées sur le verre du cadre à photos. Comme je l'avais prévu, ces empreintes ressemblaient en tous points à celles du pharmacien.

Le lendemain, quand je retrouvai Hutchinson, je vis qu'il avait l'air très découragé.

« Cette sacrée affaire s'embrouille de plus en plus », me confia-t-il. « Figurez-vous que ce Stevens était morphinomane... »

« Fameux ! », m'écriai-je. « Voilà le dernier anneau de notre chaîne. Je vous conseille d'interroger de suite votre détenu pour lui demander l'emploi de son temps le jour du crime, à partir de l'instant où il quitta son bureau jusqu'à son retour chez lui. Voici pour quoi... » Et je fis part au détective de mes conclusions. Ses yeux, peu à peu, perdirent leur expression morne et, quand j'eus achevé, il me saisit le bras et s'écria d'une voix enjouée :

« Je commence à voir clair. Laguarde a dû éloigner Tomaso sous un prétexte quelconque, ou peut-être le savait-il absent de chez lui jusqu'à une heure avancée de la nuit

Au milieu du tapis, gisait un poignard corse, long et effilé, dont la lame, précieusement ciselée, était maculée de sang.

été vue avec lui le jour du crime, il perdit contenance.

« En effet », avoua-t-il. « Nous nous sommes rencontrés au rendez-vous habituel. Ensuite, j'ai dîné, plus tôt que de coutume et, en sortant du restaurant, je suis tombé nez à nez avec le mari. A ma stupéfaction, il m'aborda en souriant et m'invita à faire un tour en voiture avec lui. Puisque nous n'avions pas été précisément des amis jusqu'alors, et que Viola, c'est-à-dire sa femme, m'avait souvent supplié d'essayer de me lier d'amitié avec lui, j'ai accepté. Nous avons visité plusieurs bars, et, vers minuit, pendant que nous roulions sans dire grand chose dans la direction de Richmond, le moteur s'arrêta tout à coup. Mais, quand j'ai voulu aider Laguarde à le remettre en marche, le bonhomme devint subitement furieux, m'insulta grossièrement et me menaça même du poing. Je croyais que le whisky que nous avions bu l'avait rendu irascible ; je l'ai donc carrément planté là. Malheureusement, je n'ai pu trouver de voiture et je dus faire la route à pied. C'est ainsi que je suis arrivé seulement vers deux heures chez moi. Je comprends maintenant pourquoi il voulait m'empêcher de rentrer pendant qu'il y avait encore du monde éveillé dans la maison. Ils auraient pu témoigner de ma bonne foi ! »

Hutchinson quitta immédiatement la prison et, quelques heures plus tard, quand je le retrouvai, il était muni de *warrant* (mandat d'amener) indispensables. Accompagnés de deux policiers, nous nous rendîmes de suite chez Laguarde, mais notre homme devait avoir flairé le danger, car, déjà, il avait fui.

Son signalement et le numéro de sa voiture furent télégraphiés partout, et, vers huit heures, nous reçûmes un coup de téléphone de Newhaven ; le pharmacien avait été arrêté au moment de s'embarquer pour la France. Le lendemain, quand il fut ramené à Londres, Hutchinson le fit déshabiller, malgré ses protestations. Quand il comprit que son bluff ne nous impressionnait pas, il essaya vainement d'avaler une tablette de cyanure. Son avant-bras avait une forte entaille, soigneusement bandée. Se voyant définitivement démasqué, il prétendit qu'étant allé par hasard chez Stevens, il avait trouvé la porte ouverte et le jeune homme étendu mort sur le plancher. Il savait déjà depuis quelque temps que Stevens souffrait d'avoir été éconduit par la fiancée de Tomaso et pensa qu'il s'était donné la mort dans un accès de désespoir. Il eut alors l'idée de se servir du corps pour perdre l'homme qu'il haïssait d'une haine sourde et farouche ; c'est pourquoi, il porta Stevens dans l'appartement du Corse, dont il crocheta la porte, et afin que la culpabilité de Tomaso fût nettement établie, il plongea le poignard qui se trouvait sur une table de nuit dans le cœur du jeune homme. Dans son agitation, il avait oublié qu'un cadavre ne saigne plus. Cependant, il fallait coûte que coûte du sang, ou la mise en scène devenait absurde. C'est pourquoi il se fit une entaille à l'avant-bras. Cette histoire boiteuse, fut sa défense obstinée devant la Cour. Malgré les présomptions graves qui pesaient sur lui, les jurés trouvèrent qu'en effet l'homicide avec préméditation n'était pas prouvé et Laguarde s'en tira avec quatre années de prison, pour effraction, mutilation de cadavre, et complot.

Peu de temps après son incarcération, il tomba gravement malade et, se sentant mourir, il déclara qu'il avait bien donné une dose mortelle de morphine à Stevens, mais que le complot diabolique pour perdre le Corse avait été imaginé par sa femme, qui voulait se venger de son amant parce qu'il allait se marier.

H. ASHTON-WOLFE.

POIGNARD CORSE

POIGNARD

Le Corse Luigi Tomaso était un homme riche, considéré, de bonne famille.



ainsi, nous saurons peut-être qui avait tant d'intérêt à perdre Tomaso ?

« Bien ! Pendant ce temps, je vais rechercher la femme... »

« La femme ?... »

« Mais oui ; c'est la formule classique, voyons. Il y a sûrement une femme mêlée à cette affaire, et je ne pense pas que ce soit la belle Antonia Bellini ».

J'étais à peu près convaincu qu'un ennemi du Corse avait eu l'idée diabolique de le faire arrêter pour l'assassinat du jeune Stevens, car, pendant que j'étais resté seul, j'avais trouvé deux indices, lesquels, si je ne m'étais pas trompé, devaient nous mettre sur le bon chemin et faire éclater l'innocence de Tomaso.

Dans un tiroir de la commode, j'avais vu un joli cadre à photographies — vide et brisé — et, sur le verre du cadre, quelques empreintes ; ensuite, par terre, près de la porte de la chambre à coucher, plusieurs allumettes épointées, comme si on les avait frottées sans parvenir, pour quelque raison anormale, à les faire prendre.

Comme avait dit Hutchinson, le pivot de l'enquête était ce fait bizarre, que quelqu'un avait interrompu le courant au compteur. Sûrement, ce n'était pas le Corse, mais probablement son ennemi machiavélique. Il s'agissait donc de dénicher la femme, motif du crime, et mon enquête discrète dans le quartier révéla qu'en effet Tomaso avait eu une intrigue avec la femme d'un de ses compatriotes, un nommé Laguarde, homme sournois, violent, et terriblement jaloux de son épouse, une belle brune, réputée assez

et, pendant ce temps, il préparait sa mise en scène. C'est évidemment la jalousie qui le poussa à compléter la mort des deux hommes ; mais comment a-t-il fait pour tuer Stevens ?

« Rien de plus facile. C'est grâce à lui que le malheureux jeune homme put se procurer sa drogue. Quand vint le moment propice à réaliser son projet, Laguarde lui fournit une solution de stupéfiant suffisamment concentrée pour le foudroyer. Il l'accompagna probablement même jusqu'à la maison, sachant parfaitement qu'il se ferait immédiatement une piqûre. Après avoir attendu une heure ou deux, il pénétra alors chez Stevens qui dut mourir presque de suite, le porta chez Tomaso, lui enfonça le couteau du Corse en plein cœur et s'en alla, après avoir arraché la photographie de sa femme du cadre à photos. Cela prouve qu'il était au courant de la liaison. Il aurait mieux fait de châtier sa femme... »

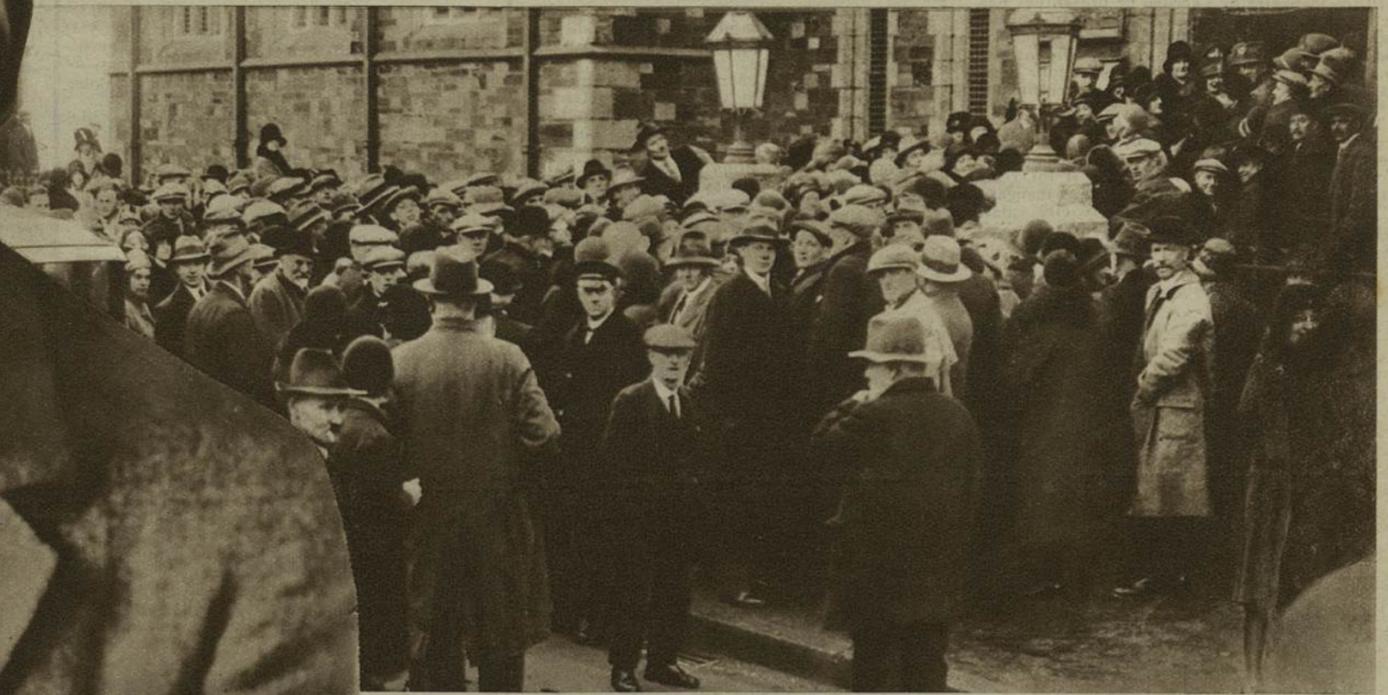
« Et la lumière ?... »

« Voilà justement le diabolique du complot. C'est Laguarde qui coupa le courant. Il comprit que le corps sur le lit produirait une impression infiniment plus terrible dans l'obscurité que vu en pleine lumière. Il voulait affoler le Corse, et il réussit parfaitement. Avant d'entrer dans la chambre, Tomaso frotta d'abord plusieurs allumettes, ce qui prouve qu'il ne se doutait nullement de la vision atroce qui l'attendait. Voici les allumettes que j'ai trouvées ; les pointes phosphoreuses ont sauté sans s'allumer. Elles proviennent probablement d'une boîte humide. Tomaso devait avoir cette boîte dans sa poche quand on l'a fouillé ».

« En effet ! Elle est au zeffe ; j'ai remarqué qu'elle était mouillée ». Il y a cependant une chose que je ne m'explique pas : si Stevens était mort depuis des heures, d'où vient le sang que nous avons vu ? »

« Quand vous arrêterez Laguarde, déshabillez-le ; je parie qu'il a une blessure qu'il se fit lui-même pour obtenir un peu de sang. Il s'est rendu compte de ce qu'il y aurait d'équivoque, de suspect avec une victime poignardée qui ne saigne pas. Ça prouve que le mieux est toujours l'ennemi du bien ».

Nous nous rendîmes immédiatement à Brixton, où Tomaso se trouvait en prévention. Il fit d'abord des difficultés pour parler ; mais, quand Hutchinson lui raconta que Mme Laguarde avait



Une foule disparate et surexcitée se bousculait au pied des marches du grand perron.

GRANDS PROCÈS

Du chapardage à l'assassinat



Robert Duboin avait été condamné pour vols et vagabondage.

Monthey (Suisse). — (De notre correspondant particulier).

Un crime monstrueux, disait *Détective* le 1^{er} janvier dernier, en relatant brièvement la fin tragique du lieutenant-colonel Rémy Berra, gérant de la Banque Cantonale Valaisanne, tombé sous les coups de Robert Duboin.

Ce crime, qui a bouleversé le paisible canton du Valais, nous venons de le revoir, dans toute sa tragique horreur, devant le tribunal de Monthey, constitué en Cour criminelle. Il n'avait pourtant rien d'un assassin, ce Robert Duboin — aujourd'hui âgé de 27 ans —, encore qu'il ait, antérieurement, subi quelques condamnations pour vols et vagabondage. D'un caractère doux et aimant, il avait été facile à élever ; sa petite enfance s'était écoulée, sinon heureuse, du moins normale, semblable à celle de tant d'autres enfants d'ouvriers.

A 15 ans, son esprit vagabond le pousse à l'aventure ; il fait son tour de France, vit d'expédients, se fait arrêter pour vagabondage et enfermer dans une maison de correction des environs de Paris. A 18 ans, lassé sans doute des mauvais exemples qu'il a sous les yeux, il décide de s'évader ; mais la malchance le poursuit ; il se fait reprendre et cette évasion lui vaut un isolement de 18 mois en cellule. Cet événement va influencer désastreusement sur toute sa vie.

Ayant subi sa peine, Duboin fait son service militaire au 55^e régiment français de chars d'assaut. Il revient ensuite en Suisse et habite Martigny d'avril 1929 à janvier 1930 ; il n'y travaille guère et, endetté, repasse la frontière française ; quelque temps, il travaille chez un relieur d'Annemasse. Toujours à court d'argent il revient, une fois encore, en Suisse, échoue à Monthey... où le destin va faire de lui un assassin.

Devant la Cour criminelle, Duboin paraît visiblement accablé de désespoir. Dans la petite salle du vieux château de Monthey, un public nombreux se presse, avide de voir de près l'homme auquel la vindicte populaire a failli faire un mauvais parti, quand, son crime accompli, il fut arrêté dans le petit bois où, bête traquée, il se tenait terré.

Le cas du meurtrier Duboin est d'autant plus intéressant que le code pénal du canton du Valais prévoit encore la peine de mort ; étant donné le caractère particulièrement atroce du crime, la question que chacun se pose est celle-ci : le procureur général va-t-il réclamer la tête de Duboin ?

Contrairement à ce qui se passe ailleurs, le code pénal valaisan ignore les témoignages oraux à l'audience. Et c'est d'emblée le docteur Repond, directeur de l'asile d'aliénés de Malévoz, qui présente son rapport sur l'état mental de Duboin. Ce rapport conclut que les facultés mentales de l'accusé ne présentent pas de troubles malades ; aussi, au point de vue légal, doit-il être considéré comme responsable de ses actes. Il est, par contre, évident que son enfance, son éducation et son séjour dans les maisons de correction ont eu une influence très fâcheuse sur ses notions morales.

Puis, le procureur général fait le récit du crime : le 12 décembre, Duboin passe la frontière à St-Gingolph, avec un passeport périmé. Il prend le train pour Monthey ; il lui reste en poche 1 franc suisse et 30 francs français. Il rôde trois jours dans la petite cité valaisanne ; il épie les banquiers, le personnel. Il se rend à la succursale de la Banque cantonale,

dirigée par M. Berra, et demande des conseils à ce dernier pour le placement de quelque argent.

Le 16 décembre, Duboin monte à midi à la banque ; l'employé est parti, M. Berra est seul derrière le guichet. Duboin déclare vouloir déposer 5.000 francs ; l'agent écrit sous sa dictée. Et soudain Duboin, armé de son gourdin dissimulé dans un journal, fracasse le crâne de l'infortuné Berra. Il s'empare des clefs du coffre-fort, déposés sur le comptoir, et tente de l'ouvrir, mais sans succès. Il revient sur ses pas, s'approche de sa victime, étendue dans une mare de sang, a le triste courage de la retourner et de la dépouiller de son portefeuille et de son porte-monnaie : son crime lui rapporte en tout et pour tout 99 francs !

Bien que le drame ait été rapide, les minutes ont passé. Mme Berra, inquiète de ne pas voir rentrer son mari, envoie son garçonnet, le petit Charles âgé de 11 ans, à la rencontre de son père. Dans le corridor de la banque, l'enfant se trouve nez à nez avec Duboin. Il monte au bureau et découvre son père gisant couvert de sang. Sans perdre la tête, le petit court au médecin ; puis il va chercher un prêtre, l'abbé Heimgartner avec lequel il revient aussitôt ; au tournant de la rue, l'abbé et l'enfant rencontrent Duboin et le petit Charles de s'écrier aussitôt : « Voilà l'homme qui a tué mon père ! »

Le prêtre aborde l'homme : « C'est vous qui revenez de la banque ? — Non ! » Et Duboin prend la fuite à toutes jambes dans la direction du Rhône. L'alarme est immédiatement donnée et la chasse à l'homme s'organise. Une heure après, Duboin est découvert dans les fourrés du Rhône ; il est affaibli, rendu. Conduit au poste de Monthey, il y est accueilli par les clameurs de mort d'une foule exaspérée ; il faut toute l'énergie de la police pour le soustraire à un lynchage. Transféré dans la nuit au pénitencier de Sion, Duboin, après avoir nié, finit par s'effondrer et par avouer son crime.

Tout cela, le procureur général le retrace d'une voix pathétique qui fait passer un frisson d'horreur sur la salle. On sent la fin du réquisitoire ; suspendu aux lèvres de l'accusateur, on s'attend à ce qu'il réclame la peine



C'est dans une salle du vieux château de Monthey que se réunit la Cour

capitale. Mais, voici que, soudain, la voix change : elle se fait plus profonde, plus grave... « Mais Duboin, j'en ai la conviction intime, n'a pas voulu tuer, dit le procureur général. Tout le prouve. Il a frappé sa victime pour pouvoir voler, mais l'intention de donner la mort n'est pas établie à satisfaction de droit. »

Il y a, à ce moment-là, dans la salle, un vit mouvement : l'assassin vient de sauver sa tête ! « Duboin, conclut l'accusateur, est coupable du crime de brigandage. Il a usé de violences qui ont provoqué la mort ; il est responsable de ses actes. En conséquence, je réclame une peine de 25 ans de réclusion. »

Avec une éloquence vibrante, le défenseur aura beau s'acharner à jeter dans la balance toutes les circonstances atténuantes qui peuvent militer en faveur de son client : la Cour se range aux conclusions du ministère public et c'est à 25 ans de réclusion qu'elle condamne Robert Duboin, devenu criminel pour n'avoir pas su résister à ses mauvais penchants.

Jean VILDRAC.



Après qu'on l'eût arrêté, Robert Duboin fut transféré au pénitencier de Sion, où il finit par avouer son crime. (Photos J. Pot, Monthey.)



GAGNEZ DE L'ARGENT pendant vos loisirs en exécutant vous-même ces jolis objets

Voulez-vous gagner de l'argent pendant vos heures de loisir en restant chez-vous ? Rien ne vous sera plus facile si vous adhérez à la SOCIÉTÉ DES ATELIERS D'ART CHEZ SOI, qui vous rendra vite capable de gagner de l'argent, en réalisant chez vous, facilement, de jolis objets d'arts appliqués. Nous offrons gratuitement les outils et les fournitures nécessaires pour exécuter de nombreux travaux d'Arts Appliqués. Cette offre est valable tant que nous n'aurons pas réuni un nombre d'adhérents suffisant.

Les travaux d'Arts Appliqués laissent une large marge de bénéfice à toutes les personnes qui veulent se livrer à cette lucrative occupation. En effet les possibilités de vente pour les nouveautés artistiques sont énormes, et chaque jour les demandes sont plus nombreuses, car tout le monde aime à s'entourer de jolis objets décorés. D'ailleurs cette intéressante occupation est si agréable qu'il n'est pas possible de la considérer comme un vrai travail. Imaginez un instant le plaisir que vous aurez à décorer harmonieusement de jolis plateaux, la joie de porter ou d'offrir un sac ravissant en cuir repoussé orné par vos soins. Remarquez que ce sac ne vous demandera que quelques heures de travail et peut vous rapporter, si vous le vendez, de 50 à 150 francs.

La Société des Ateliers d'Art chez Soi a des adhérents dans toutes les parties du monde. Ils ont appris à faire eux-mêmes des objets en cuir, en étain repoussé, à monter et à décorer des abat-jour en parchemin, à laquer et à peindre le bois. Ils sont devenus d'habiles artistes, et ont organisé de ravissants petits ateliers, où ils exécutent des travaux agréables et rémunérateurs. La Société des Ateliers d'Art chez Soi aide ses adhérents de toutes manières, et leur apprend à vendre les travaux faits par eux-mêmes à la clientèle particulière, aux commerçants spécialisés, et à gagner ainsi beaucoup d'argent.

Nous recherchons de nouveaux adhérents

La Société recherche, sur tous les marchés du monde, le matériel et les fournitures indispensables à tous. Nous désirons augmenter le nombre de nos adhérents pour augmenter l'importance de nos achats et réduire ainsi le prix déjà très bas des matières premières que nous fournissons à nos adhérents.

À titre tout à fait exceptionnel, nous offrons un outillage et les fournitures nécessaires à toutes les personnes qui adhèrent dès maintenant à notre Société.

Vous n'avez pas besoin de talent spécial

Ne croyez pas qu'un talent spécial soit indispensable pour exécuter des travaux artistiques. Vous n'aurez qu'à suivre les instructions fournies par la Société. Nous nous sommes assurés le concours d'artistes expérimentés, de techniciens éprouvés qui cherchent pour nos adhérents le dessin original, les couleurs harmonieuses qui donneront aux objets d'art sortant de votre atelier un cachet artistique inégalable.

Chaque dessin est étudié pour un travail particulier et il vous suffira de suivre les instructions données avec chaque dessin pour obtenir de ravissants objets d'art moderne.

Pourquoi ne réussiriez-vous pas, vous aussi, puisque d'autres personnes y arrivent tous les jours ?

Vous apprendrez chez vous

La Société des Ateliers d'Art chez Soi éduque ses nouveaux adhérents au moyen de cours par correspondance fort bien faits, très documentés, détaillés et précis. Vous n'avez qu'à calquer les dessins fournis sur l'objet à décorer, à appliquer les couleurs indiquées, pour réaliser aussitôt un superbe objet d'art.

Dès la première leçon vous pourrez exécuter un travail que vous pourrez vendre immédiatement. Vous prendrez vite beaucoup de plaisir aux travaux d'Arts Appliqués et chaque jour vous ferez des progrès.

Trop de commandes !

Chaque jour nous recevons des lettres de nos adhérents nous faisant part de leur succès. Beaucoup d'entre eux n'ont pas le temps matériel d'exécuter les nombreuses commandes qui leur sont confiées.

Gratuit : une plaquette illustrée

Nous avons édité une plaquette illustrée : Les travaux d'art chez soi. Cette jolie brochure vous apportera une documentation complète sur la Société des Ateliers d'Art chez soi, et vous indiquera en détail comment gagner de l'argent pendant vos heures de loisir. Elle vous sera envoyée gratuitement sans engagement de votre part ; elle vous précisera en outre comment vous pouvez bénéficier de notre offre d'outillage et de fournitures gratuites. Écrivez-nous immédiatement en remplissant le bon ci-dessous :

M.26 BON A DÉCOUPER

Société des Ateliers d'Art chez Soi, 14, rue La Condamine — PARIS (17^e)

Veuillez m'envoyer gratuitement sans engagement de ma part votre plaquette illustrée : Les travaux d'Art chez soi, ainsi que tous les renseignements sur l'offre spéciale de matériel gratuit que vous faites.

Inclus 1 fr. 50 en timbres poste pour l'affranchissement (Écrivez votre nom très lisiblement, s. v. p.)

M _____
A _____

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent. L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 22.401 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., professeurs.
Broch. 22.409 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 22.415 : Carrières administratives.
Broch. 22.418 : Toutes les grandes Ecoles.
Broch. 22.427 : Emplois réservés.
Broch. 22.430 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, trav. publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 22.436 : Carrières de l'Agriculture.
Broch. 22.442 : Carrières commerciales administratives, secrétaire, correspondancier, steno-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 22.449 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.
Broch. 22.455 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 22.461 : Marine marchande.
Broch. 22.467 : Solfège, piano, violon, clarinette, mandoline, banjo, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 22.477 : Arts du Dessin Cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats.

Broch. 22.482 : Métiers de la Couture, de la Coupe et de la Mode (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retouchense, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, compense, professorats).

Broch. 22.488 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration) ; secrétariats.
Broch. 22.494 : Cinéma : scénario, décors, costumes, fotogr., technique de prise de vues et prise de sons.
Broch. 22.497 : Carrières Coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

A VENDRE Très belle armoire provençale Louis XV, en noyer, parfait état. S'adresser ou écrire : H. D., 35, rue Madame. Tél. : Litté 32-11.

LE TRAVAIL ASSURÉ

Madame Bully, qui était menacée de perdre son emploi à cause de ses cheveux blancs, affirme qu'elle a pu le conserver grâce à la recette suivante. Cette dernière, que tout le monde peut préparer facilement chez soi, force les cheveux grisonnants ou décolorés et les rend souples et brillants.

« Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'eau de Cologne (3 cuillers à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuiller à café), le contenu d'une boîte de Lexol et remplissez avec de l'eau ».

Les produits servant à la confection de cette lotion, qui donne de si merveilleux résultats, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumerie et salons de coiffure, à un prix minime. Appliquer le mélange sur ce que les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris.

SEUL ET SANS ARMES

Vous serez invincible, si vous pratiquez le Jiu-Jitsu. Méthode secrète de lutte et de défense. La plus terrible des armes qui soient au monde. J'envoie ma brochure les "Secrets du Jiu-Jitsu" contre 2 fr. en timbres. V. Berchtold, Rue Marguerite, 22, Lyon-Villeurbanne.

Avis aux porteurs de Bons Exposition Coloniale NOUS SOMMES ACHETEURS

de tickets d'entrée. Si vous n'utilisez pas vos tickets, détachez de vos Bons le talon pour la délivrance des tickets et nous vous ferons parvenir, contre leur envoi, un mandat de 12 francs. *Revue des Tirages*, 507^e section, 31, rue St-Georges, PARIS.

LISEZ 

Amundsen

par lui-même

Un véritable héros moderne, avide de conquêtes sur l'inconnu, généreux et lucide : il savait que l'enthousiasme doit être soutenu par la prévision méthodique des difficultés à vaincre. Il devait mourir pour avoir un jour négligé la méthode : il s'agissait d'aller vite ce jour-là et de sauver des hommes.

"HOORAY! HOORAY!"



Le major Powel qui a mené l'enquête de l'affaire Chevis.

Londres (de notre correspondant particulier).

Le soir-là, dans ce bungalow de Blackdown Camp, le dîner est prêt sur la table fleurie, quand le jeune lieutenant Hugues-G. Chevis rentre de son service. Il embrasse sa femme. Le temps de changer son uniforme contre le smoking de rigueur et il s'attable gaiement, raconte en riant les histoires de la journée. La joie règne dans la maison. Il est heureux. Il a devant lui son bonheur et sa raison de vivre, sa femme, qu'il aime avec d'autant plus de passion qu'il l'a conquise de haute lutte, l'enlevant à un mari âgé, malgré trois enfants issus de ce mariage. Il ne se connaît pas d'ennemis. Une vie nette, pleine, sans féture.

Les fatigues du service l'ont mis en appétit. C'est un gourmet. Il adore le gibier. Sa femme, qui flatte ses goûts, lui a fait préparer des perdrix par la cuisinière.

L'ordonnance du lieutenant, Nicolas Bulger, un Irlandais, sert à table. En enlevant le plat de perdrix à la cuisine, la cuisinière lui dit d'un air satisfait : « Voici un plat qui paraît succulent ».

Ravi, le lieutenant Chevis prend la plus belle des bêtes. Il en mange une bouchée, fait la grimace. La perdrix a un goût amer. Il prie sa femme d'en goûter. Celle-ci touche à peine le morceau des lèvres. Le lieutenant Chevis, aux dires de l'ordonnance, renvoie le plat à la cuisine, avec ordre de brûler immédiatement les deux perdrix.

A peine un quart d'heure s'est-il passé que le lieutenant Chevis se trouve mal. La tête devient lourde, comme prise de vertige; les muscles se raidissent. Tout le corps se met à trembler. Le lieutenant s'étend sur un canapé. Sa respiration devient difficile, saccadée. Il est en proie maintenant à de violentes secousses et la douleur lui fait pousser des gémissements et des cris.

Tous les symptômes de l'empoisonnement.

Ci-dessous : Le major G. T. T. Jackson, premier mari de Mme Chevis; les trois enfants nés de ce premier mariage et leur maman, la femme de la victime.



Il succombe peu après. Sa femme, qui a à peine touché au plat, se plaint également de maux de tête. Mais elle se remet assez rapidement. Tel est le drame.

■ ■ ■

L'enquête a révélé que le plat de perdrix était empoisonné.

Dans un bol contenant de la graisse dont la cuisinière se servait pour ses préparations, le chimiste du Home Office, le docteur J.-H. Ryffel, a découvert une petite quantité de strychnine. La sauce dans laquelle avaient mijoté les perdrix contient une quantité de poison plus considérable : plus de deux grains. Et la dose de strychnine, pour être fatale, n'est que d'un demi-grain...

Aucun doute n'est possible : les perdrix qui ont été servies au lieutenant Chevis étaient empoisonnées.

Elles avaient cependant été achetées chez le



fournisseur habituel de la maison, une firme de Farnborough. Elles faisaient partie d'un lot de dix-huit perdrix de Mandchourie, et aucune plainte n'est parvenue au sujet des seize autres bêtes vendues.

« Depuis des années, déclare M. Charles John Taylor, le directeur de la firme, nous avons vendu des perdrix de même provenance et jamais nous n'avons reçu la moindre plainte. »

La question suivante s'est immédiatement posée à l'esprit : L'oiseau fatal avait-il ingurgité le poison, et celui-ci, répandu dans les chairs, s'était-il transmis au lieutenant Chevis?

Les Chinois ont d'étranges méthodes de chasse.

Ils recueillent les petites baies de strychnos, plante vénéneuse, et, par un fil ténu, les attachent aux arbustes. Les perdrix s'y trompent et s'abattent en masse, mortes empoisonnées.

Dans une maison de Mandchourie, un voyageur a trouvé un jour toute une famille de paysans accroupis devant des paniers remplis de petites baies rouges de strychnos. Tout le monde, même les enfants, enfilait les petites baies qui devaient servir à la chasse du lendemain.

Les Chinois prétendent que cette méthode n'est pas dangereuse. Une fois l'oiseau vidé, la particule de poison qui aurait pu se répandre dans les chairs est trop infime pour être fatale.

D'ailleurs la théorie d'un empoisonnement accidentel a été immédiatement écartée.

Un fait reste certain : le lieutenant Chevis est mort empoisonné après avoir goûté au plat de perdrix.

Le poison n'a dû être ajouté que pendant le temps qui s'est écoulé entre le moment où les perdrix ont quitté le magasin de Farnborough et celui où elles ont été présentées à table.

Mais comment?
Par qui?
Pour quel motif?

■ ■ ■

Il ne reste que deux théories : jalousie ou vengeance.

Les deux ne font peut-être qu'une : jalousie et vengeance.

Jusqu'à présent, aucun fait n'a surgi qui donnât une base à l'une ou l'autre.

Aucun fait... sauf un télégramme mystérieux.

Le 24 juin paraissait dans les colonnes du Times un avis de décès du lieutenant Chevis.

L'après-midi de ce même jour, précisément après les funérailles, M. Chevis père, qui habite Boscombe, recevait un télégramme conçu en ces termes :

Chevis 14 Argyle Road, Boscombe. Hants.
Hooray Hooray Hooray (Hourra Hourra Hourra).

Pas de signature.
Ce télégramme avait été déposé à Dublin. L'original était écrit en lettres majuscules imi-

Ci-dessus, à gauche : Les perdrix avaient été achetées dans une boutique de Farnborough.

Ci-contre : Une quantité considérable de strychnine avait été mélangée à la sauce du gibier.



It is a mystery they will never solve

J. Hartigan
Hooray

Les étranges télégrammes adressés à la famille Chevis.

tant les caractères d'imprimerie. Il avait été déposé par un inconnu.

Comme signalement, l'employée du télégraphe n'a pu donner que celui-ci : taille moyenne, petite moustache grise, âge approximatif 50 ans, élégamment habillé.

Invité à écrire son nom et son adresse dans la case réservée à cette fin sur les formulaires de télégramme, l'inconnu avait signé : J. Hartigan. Hibernian. (Hibernian est un des grands hôtels de Dublin).

La signature était fautive. Personne de ce nom, ni répondant au signalement donné, n'était descendu à l'hôtel.

Toutes les recherches à Dublin et en Irlande furent infructueuses.

L'auteur de ce télégramme est-il l'auteur du crime ou un complice? A-t-il voulu, par ce moyen, détourner les recherches, lancer la police sur une fausse piste? C'est fort probable. Il ne s'est pas arrêté là.

Le 2 août, après la publication du fac-similé du mystérieux télégramme, le directeur d'un journal londonien a reçu une carte postale disant :

« Cher Monsieur,

« Pourquoi avez-vous publié la photographie du télégramme Hooray? J. Hartigan. »

Le 4 août, Sir William Chevis, le père de la victime, recevait à son tour une carte, cette fois datée de Belfast. Elle disait :

« C'est un mystère qui ne sera jamais résolu. J. Hartigan. Hooray. »

Drame de jalousie ou vengeance?

Ces messages ne permettent pas de choisir.

■ ■ ■

Le ménage Chevis était heureux.

Depuis deux ans qu'ils étaient mariés, le lieutenant Chevis et sa femme habitaient le bungalow de Blackdown Camp. Tous les week-ends, les trois enfants de Mme Chevis venaient au camp, et le jeune lieutenant s'amusaient beaucoup de leurs jeux.

Ces trois enfants, Elisabeth, Pauline et Peter Hugh, Mme Chevis les avait eus de son premier mariage avec le major G. T. T. Jackson.

Mme Chevis continuait d'avoir son appartement à Kensington, Londres, où elle s'est cloîtrée après le drame, avant de partir en villégiature à Hove, sur la côte sud.

Le plus indigné du crime a été le major Jackson.

Il vit, retraité, une vie calme à Eastbourne.

« Je ferai tout en mon pouvoir, a-t-il dit, pour aider à résoudre le mystère. Mon ancienne femme est la meilleure des femmes qui se puisse trouver, et la nouvelle de la tragédie qui est venue assombrir sa vie a été un grand coup pour moi. »

M. Jackson et Mme Chevis se rencontraient parfois, avec leurs enfants. Leurs relations étaient cordiales, voire amicales, depuis le divorce.

M. Jackson, après le drame, a parlé beaucoup. Il ne s'est arrêté que sur le conseil de son avocat.

■ ■ ■

Drame de la vengeance?

Cette thèse est celle de M. Jackson.

« J'ai habité l'Inde, dit-il, et je pense qu'il est fort possible que quelque domestique indien soit venu ici pour se venger. »

Le lieutenant Chevis a également servi aux Indes. Peu de temps, toutefois, et dans des services qui ne le mettaient pas directement en rapport avec des indigènes.

Sir William Chevis, son père, a occupé un poste de juge aux Indes.

Faut-il chercher là la source du drame de Blackdown Camp?

On connaît avec quelle ténacité les Orientaux poursuivent leur vengeance. Se trouve-t-on devant un de ces crimes mystérieux, germé dans le cerveau de quelque Indien qui s'est cru lésé par un jugement du père ou offensé par un acte du fils?

C'est possible.

Mais la famille Chevis réfute cette version.

Et le mystère reste entier!

La police continue ses recherches, s'oriente sur d'autres pistes. Les hypothèses envisagées jusqu'à maintenant n'ont fait qu'accroître le mystère au lieu de l'éclaircir.

Se trouve-t-on devant un de ces drames du cœur, un de ces drames cachés, si poignants, si humains, si douloureux, que leur ou leurs auteurs s'ingénient à ne pas laisser voir, à ne pas laisser soupçonner même, et qui, lorsque l'irréparable est accompli, continuent à tendre un voile non seulement pour échapper au châtimement, mais pour ne pas donner en spectacle le désastre d'une âme déchirée!

C. DAVY.

IV. - Le passé détruit. (1)

Dédé était étendu sur son lit, la cravate dénouée, en chaussettes et feuilletant une vieille collection de « Je sais tout » d'avant-guerre.

« Le couronnement du roi d'Angleterre. »
« Un avion a volé 2 heures sans atterrir. »
« Le duel Clemenceau-Déroulède. »
Louis-le-Doré entra brusquement sans frapper.

« Qu'est-ce que tu fais là à cinq heures du soir. Je te cherche dans le faubourg depuis deux heures. »

Dédé bâilla :
— Fatigué. Ou plutôt je m'ennuie.
— Je vais te guérir de ça, gronda l'autre. Lève-toi et passe le smoking.
Le petit éclata de rire.
— Le smoking neuf? Je ne l'ai pas encore mis.

— C'est l'occasion ou jamais. L'ami de Berlin dont je t'ai parlé est à Paris. Il a une femme avec lui. Il m'a parlé. On va peut-être te faire faire quelque chose d'intéressant. En tout cas, il nous invite à dîner et à sortir ce soir. On joue les Américains toute la nuit.

— Il faut que je prévienne Aline.
— T'occupe pas. Je l'ai vue tout à l'heure. Elle dînera avec Blanche.

Sans plus dire un mot André se leva, commença de s'habiller. Il y eut une demi-heure de silence parfait. Louis rôdait dans la chambre, de méchante humeur, en présence d'un désordre qu'il détestait comme le signe d'un manque d'esprit de suite, d'une indifférence qu'il condamnait. Il râla des fleurs fanées qui traînaient sur une table, une chemise d'Aline qu'il jeta dans l'ar-

(1) Voir DÉTECTIVE n° 147.

Ci-dessus, à droite : Dans ce restaurant des Champs-Élysées ils se penchaient l'un vers l'autre.

Ci-contre : Dédé saisit brusquement Lola par les épaules et l'embrassa dans le cou.



LES HORSES

moire, poussa à coups de pieds sous le lit des souliers épars. Puis il se redressa et eut une sorte de sourire en voyant que Dédé soignait sa toilette, refaisait pour la troisième fois son nœud de cravate, mettait d'un coup de paume du cosmétique sur ses cheveux, passait un doigt mouillé sur ses sourcils.

Quand il se retourna, les bras écartés du corps, pour se faire admirer, Louis eut un gloussement de satisfaction.

« Ça va, fiston. »

En effet, Dédé ne s'était jamais habillé encore avec beaucoup de soin. Le vêtement noir fait par un habile tailleur faisait valoir ses épaules larges, sa taille mince, ses jambes longues, l'aplomb de sa silhouette. Là-dessus, le visage dur, ardent, aux méplats sombres, où luisaient les yeux bleus.

Ils descendirent, arrivèrent à un restaurant des Champs-Élysées, où Louis avait rendez-vous avec son ami. Les lumières, l'éclat de la salle étourdissent d'abord Dédé, mais il y avait en lui une aisance naturelle qui le protégeait contre la gaucherie et une souplesse qui lui donnait à peu près immédiatement le ton qui convenait.

Il suivait docilement Louis entre les tables et il se trouva brusquement devant celle où étaient installés leurs compagnons prévus.

Lui ne l'étonna pas. A première vue il le reconnaissait pour un vrai, avec sa carrure épaisse, les mains énormes, brunes, ornées de deux bagues de couleur, le front étroit et têtù, la bouche brutale, les yeux cruels et inconscients. Mais la femme le surprit dans le même temps qu'elle l'éblouissait.

Elle était grande, mince, brune, avec d'étonnants yeux dorés, un visage mince et pâle. Il vit du premier coup d'œil le bracelet de diamants qu'elle portait au poignet et la grosse émeraude qui, au bout d'un fil de platine, pendait entre ses seins.

— Tu connais de nom Erich ! dit Louis à André qui serra la main de l'Allemand.

Celui-ci nomma sa compagne : « Lola ». Tout le monde se congratula et l'on s'assit. Dédé avait remarqué que Louis n'avait pas pris la peine de le désigner par son nom, d'où il conclut qu'il avait dû être longuement question de lui auparavant entre les trois.

Erich et Lola parlaient un français très pur, presque sans accent. La conversation commença sur un ton de généralité. Mais, dès la seconde bouteille de vin, les deux anciens se rapprochèrent, se penchèrent par dessus la table et entamèrent une discussion serrée et obscure. André se trouva comme seul avec Lola. D'ailleurs, elle était entrée tout de suite dans le jeu et elle paraissait même agréablement surprise, puisqu'elle savait à l'avance qu'elle devrait s'occuper de lui, qu'il eût si bonne mine.

Elle lui fit parler de Marseille, de sa jeunesse, et insensiblement de son père, de la légende. Elle avait de la vivacité, de l'intelligence; Dédé s'essouffait parfois à ce train, mais il tenait courageusement tête.

Le dîner fut un peu mieux que bon, les vins un peu plus qu'abondants. Les deux jeunes gens se levèrent assez gais. Les vieux, eux, gardaient leur allure ferme et soucieuse. Ils en avaient vu d'autres. Ils parlaient affaires sérieuses et quelques lampées de vin ne pouvaient les entamer.

On monta à Montmartre, au Pigall's... De nouveau le champagne. Cette fois, leurs discussions réglées, Louis et Erich participaient à la joie générale. On en arriva aux belles histoires. Louis et Erich avaient des souvenirs émouvants d'une époque brillante et ils connaissaient non seulement le milieu de Montmartre, mais aussi les cercles parisiens sur lesquels régnaient les grandes courtisanes, les demi-mondaines célèbres dont jusqu'à l'espèce a disparu maintenant. Erich

racontait, avec des tentatives d'« effets ».

« Ce cabaret était désert et d'un coup on le voyait pauvre et nu. Le patron avait compris que la plus belle décoration était l'alignement contre les murs des épaules nues, des chevelures oxygénées, des têtes d'homme luisantes de cosmétique. Il n'avait pas prévu la carence des clients. Je buvais un verre de vieux Black Liebe d'avant-guerre qui avait un goût de poudre brûlée. Dans la salle, une table seulement était occupée. Occupée par cinq femmes. Quatre d'entre elles avaient une allure équivoque de garçons, avec des cheveux taillés très courts, des vestons, des chemises et des cravates d'hommes, des souliers plats. La seule courte jupe sur les bas de soie sombres révélait leur sexe. A peine maquillées, pâles, elles avaient ce visage volontairement fermé, éteint, avec un contraste de brutalité, de sensualité dans la bouche et la mâchoire qui caractérise les professionnelles de l'amour.

« Elles entouraient une femme d'une cinquantaine d'années dont on devinait qu'elle avait dû être belle mais qui maintenant était épaisse, défigurée par la couperose. On sentait, d'ailleurs, qu'elle avait renoncé, qu'elle ne se défendait plus. Elle portait un tailleur noir sans grâce, un chapeau de simple feutre enfoncé sur le front et son collier de perles d'un million était aux trois quarts caché par une blouse de laine, sur sa poitrine. Seuls les yeux étaient restés extraordinairement jeunes, immenses, d'un bleu transparent et pur.

« Je la reconnus. C'était cette célèbre courtisane qui porte le nom d'une ville de France, une des dernières grandes demi-mondaines d'avant-guerre. Elle fut une des reines du Paris brillant et léger de Boldini, de Willv, des grands ducs. Elle eut des rois sur sa descente de lit. Brisée maintenant, elle est ingrate ou rancunière, elle a abandonné les hommes.

« Leur table était collée au bar; je ne perdais pas un mot, pas un geste des cinq faux gigolos qui accablaient de prévenances et de caresses ce monument illustre de l'amour vénal.

« A ce moment surgit de l'escalier du vestiaire une femme très brune, boulotte, entourée d'ornements, châles rouges à franges, veste soutachée d'or, jupe jaune biquée de morceaux de verre de couleur. C'était une pauvre fille qui avait cru trouver un moyen de gagner sa vie. Elle jouait les vorantes, lisait dans la main, faisait les cartes, promenait dans tous les bars du quartier, avec une petite valise, le marc de café divin et les tarots infallibles.

« Elle s'avança avec un peu de timidité entre les tables et, naturellement, s'arrêta devant les cinq. Au premier mot qu'elle dit, la vieille cocotte qui a gardé de l'époque de ses triomphes le goût des tireuses de cartes tendit la main ouverte.

« La fausse tzigane s'assit, se pencha, regarda hâtivement cette apparence de bourgeoise ou de cuisinière enrichie, hésita une seconde et se lança bravement.

« Vous êtes sentimentale mais vous manquez d'énergie. Prenez garde, une grande femme brune menace votre bonheur. Après une vie médiocre et pénible, vous allez enfin connaître les satisfactions matérielles et morales auxquelles vous avez droit. Vous allez rencontrer sur votre chemin un homme sé-

Ci-dessous : Après le dîner ils étaient allés au « Pigall's » et c'est là qu'Erich raconta...



R S L A L O I

rieux, aisé, qui vous épousera. Mais prenez garde, je distingue aussi la présence d'un jeune homme blond que vous devrez repousser. Dans votre passé, je vois que vous avez travaillé dans une grande maison, un magasin ou une administration. Vous étiez estimée de vos chefs, mais l'amour jaloux d'un homme vous a donné bien des sujets de souci...

« Elle continua sur ce ton pendant une demi-heure. C'était dramatique. Les cinq cheveux courts, glacés, l'écrasaient de leur mépris. Mais l'ancienne, le visage détendu, attendrie, écoutait le récit de cette destinée merveilleuse et rêvait. »

Tout le monde admira et s'attendrit. Puis on parla d'André, de son avenir. Dédé dut s'apercevoir avec stupéfaction que Lola, qu'il avait prise pour une poupée de luxe d'Erich, inoffensive, faisait partie de l'organisation, qu'elle était de leur race et avec quelle envergure!

— Voilà, dit Erich, nous avons besoin d'un garçon jeune, agréable, décidé, pour accompagner Lola dans une affaire intéressante. C'est pour ça que j'ai voulu te connaître après que Louis m'a eu parlé de toi. Tu me plais. Ça t'intéresse?

Dédé regarda Lola qui souriait.

— Ça va, dit-il. Où faut-il aller et pour quoi?

— A Deauville. Mais ne t'occupe pas du reste. Lola est le chef de l'expédition. Elle t'indiquera ce qu'il faudra faire. Tu es d'accord aussi, Lola?

Elle eut un petit geste des doigts.

— D'accord.

Ils redescendirent à pied vers les boulevards. Les anciens fumaient de gros cigares, béats et silencieux, maintenant qu'ils avaient achevé la besogne qu'ils s'étaient fixée pour cette soirée. Les jeunes allaient devant en se tenant serrés par les coudes, les têtes rapprochées, et riaient. Carrefour Châteaudun, ils s'arrêtèrent une seconde au bord du trottoir, avant de traverser. Dédé sentit que quelqu'un le regardait. Il tourna la tête et vit Aline debout à quelques mètres qui regardait leur couple, lui en smoking, le visage animé, les yeux comme elle ne les lui avait jamais

vus, et cette femme inconnue, en robe du soir, belle, éclatante, tendre.

Aline, avec sa petite robe, ses souliers fatigués, son visage fané par les nuits vagabondes. Elle ne bougea pas, ne cilla pas. Mais jamais Dédé ne devait oublier cette silhouette immobile dans cette nuit de Paris, désespérée et froide.

Il rentra deux heures après, au jour, après un souper aux Halles et après avoir laissé Erich reconduire Lola. Il était un peu gris. Aline était couchée. Il s'assit sur le lit, voulut plaisanter. Elle l'arrêta :

— Parlons sérieusement. Blanche m'a parlé. Tu m'envoies à Buenos-Ayres. C'est bien. Je partirai ce soir pour Marseille. On m'a expliqué. Mon voyage est arrangé.

Saisi, dessoufflé, il la prit par les épaules, voulut l'embrasser. Mais son regard grave le glaça.

— Couche-toi, lui dit-elle seulement.

Pas un mot de révolte, de reproche. Il pensa brusquement que, moins de six mois auparavant, elle était jeune fille, libre, pure, ensoleillée. Par lui, en quelques semaines, elle avait brûlé les étapes, atteint le fond de sa carrière de déchéance.

Il ne sentait plus sa fatigue ni le vin. L'exaltation de la nuit était tombée. L'image de Lola ne le hantait plus. Il ferma les yeux comme s'il s'assoupissait déjà; alors, il sentit qu'Aline se soulevait sur un coude, le regardait longuement. Son cœur sauta dans sa poitrine. Il fut vraiment sur le point de l'attirer à lui, de lui demander pardon, de tout briser, de repartir avec elle pour reprendre leur jeune vie, travailler. Mais il pensa aux ricanements de Louis-le-Doré, au sourire moqueur de Lola s'il la rencontrait. Il ne bougea pas.

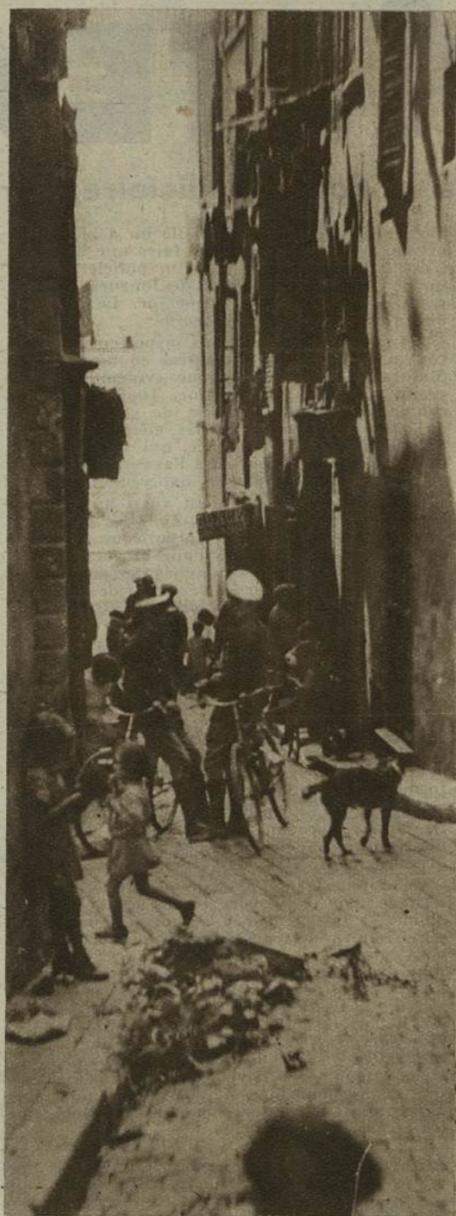
Toute la nuit, immobile, il feignit de dormir et, à côté de lui, Aline étouffait ses sanglots dans l'oreiller.

Il s'assoupit deux ou trois heures dans la matinée. Quand il se réveilla, Aline, lavée, sèche, fermée, préparait son mince bagage. Il ne pouvait prendre d'autre attitude que la mauvaise humeur. Il sortit en claquant la porte.

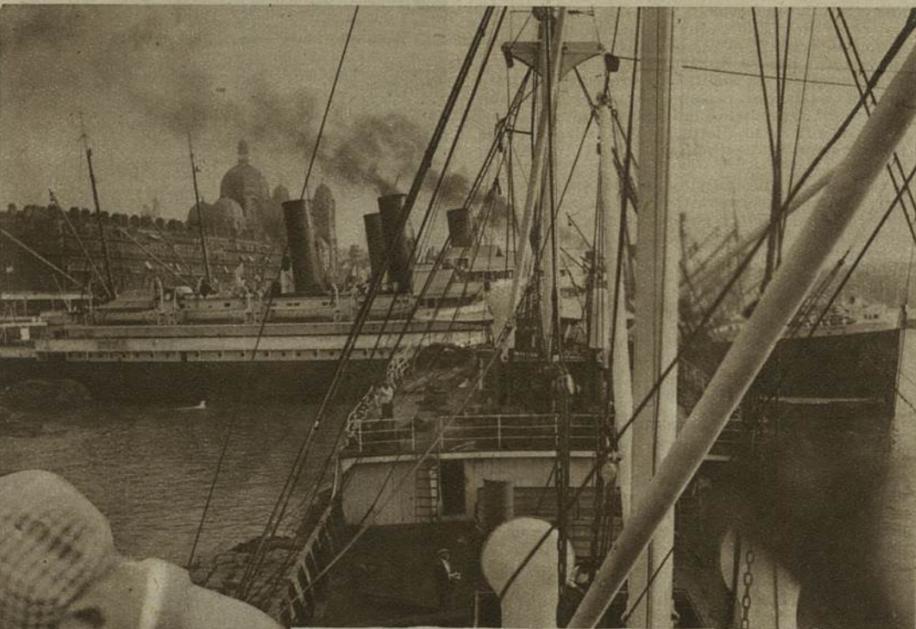
Le soir, il y eut le départ. Louis avait dit à Dédé qu'il était de bon ton et même de bonne règle qu'il mit sa femme dans le bateau et André s'était décidé à faire le déplacement de Marseille. Louis et Blanche les accompagnèrent à la gare. Les dents serrées, Aline paraissait la moins émue.

Le voyage fut morne. Ils ne s'adressèrent pour ainsi dire pas la parole. Le bateau partait à midi. Ils arrivèrent à neuf heures du matin, coururent au café où ils avaient rendez-vous avec le trafiquant qui

Ci-dessous : A Marseille, après le départ d'Aline, Dédé seul toute une journée, retrouva les paysages et les douces habitudes du passé détruit.



Il alla enfouir son chagrin dans un bar qu'il connaissait, rue Bouterie.



Le navire donna son coup de sirène de départ et Aline ne fut bientôt plus visible.

se chargeait d'Aline. C'était un homme maigre et jaune qui, d'un œil glacé, évalua, jaugé la femme qu'on lui amenait. Puis, il hocha la tête, satisfait.

— Bon, dit-il; voilà ton passeport et ton contrat de travail pour que tu puisses débarquer à Buenos-Ayres. Tu es là-dessus danseuse à Tabarin, la grande boîte à danser de là-bas. Bien entendu, le contrat est faux. Tu voyages seule. Je pars aussi, mais à bord je ne te connais pas. Nous nous retrouverons en débarquant. Tu as assez le genre qui plaît aux Sud-Américains. Je pourrai te caser dans une « casita » du centre de la ville. Si tu es sérieuse, tu pourras te faire six ou sept cents francs par jour.

Le paquebot donna son coup de sirène de départ. André qui était monté à bord vit qu'on allait enlever derrière lui la passagère.

— Alors, adieu, dit-il, pâle, en prenant Aline dans ses bras.

Sans un mot, elle lui tendit son visage glacé. Il se retourna en courant, sauta sur le quai. Le bateau glissa; il fit des gestes d'adieu. Droite contre le bastingage, Aline ne répondit pas. Puis il ne la vit plus.

Alors Dédé-la-Douceur s'offrit dans sa cruelle carrière de maquereau, de sévère, de dur, d'homme, une heure de luxe, de repos dans la parade, dans le rôle. Il alla s'enfouir dans un petit bar lointain, rue Bouterie, qu'il connaissait et, seul à une table, pleura tout son saoul.

Le lendemain, il était à Paris et, le soir, retrouva Louis à Montmartre.

— Alors, ça s'est bien passé?

Dédé ricana.

— Naturellement. Comment voulais-tu que ça se passe. Elle a le pli.

Mais il baissa la tête parce que le vieux le regarda fixement et qu'il comprit qu'il n'était pas dupe.

Le soir, il alla prendre un verre comme d'habitude dans une brasserie de nuit et sentit un froid en imaginant brusquement qu'il allait rentrer dans la chambre vide, qu'il était seul. A ce moment, le chasseur vint lui toucher l'épaule.

— Monsieur André, une dame vous demande dans une voiture, dehors.

Dédé paya, prit son chapeau et sortit. Un cabriolet bleu de roi, d'une marque puissante, était arrêté contre le trottoir. Il s'avança, ouvrit la portière. Lola, au volant, lui souriait.

Il toucha son front avec deux doigts et sans un mot monta et referma la portière.

— Vous savez que nous partons demain pour Deauville?

Ils s'arrêtèrent à Montparnasse, entrèrent dans un bar. Elle commanda du champagne avec autorité. Ils burent.

— Alors, qu'allons-nous faire là-bas? demanda-t-il.

Elle prit un air sérieux.

— Il s'agit de « faucher » un gros banquier qui est là-bas en villégiature. Je vous donnerai le détail au fur et à mesure.

Il avait achevé deux bouteilles à peu près tout seul. Il la raccompagna à son hôtel. Là, elle lui tendit une liasse de billets.

— Tenez. Nous partons demain soir. Dans la journée, achetez de la toilette, faites-vous beau. N'oubliez pas que nous arrivons là-bas en riches oisifs.

La tête lui tournait. La pensée de sa chambre déserte le torturait. Il se pencha, prit Lola par les épaules, l'embrassa dans le cou.

Elle se dégacha brutalement, la voix sèche, les yeux durs :

— Vous êtes fou. Je vous prie une fois pour toutes de vous tenir tranquille. Vous n'êtes que mon collaborateur.

Elle s'engouffra dans la porte du palace. Il la regarda disparaître, partit la tête basse.

Et, dans un quartier où il n'était pas connu, aux Ternes, Dédé-la-Douceur donna cinquante francs à une radeuse pour une nuit, pour ne pas dormir seul.

Paul BRINGUIER.

LES PISTES DU CRIME

Vingt-cinq ans d'enquête à la Police Judiciaire, par le "brigadier" Riboulet

I. — La filature (1)

D'ABORD, qu'est-ce que la filature ? Le dictionnaire Larousse nous apprend que le verbe *filer* signifie au figuré : suivre en épiant. En d'autres termes : suivre en observant secrètement.

L'argot policier qui, par nécessité, ressemble beaucoup à celui des malfaiteurs, quand il ne lui emprunte pas purement et simplement ses expressions, a adopté également le verbe *planquer* qu'il faut traduire : observer en se dissimulant. De ce verbe est venu le mot *planque*, synonyme de filature.

Bien peu de lecteurs doivent ignorer que c'est à Vidocq, célèbre aventurier, bagnard en rupture de chaîne, devenu policier fameux, que revient l'idée de la création à Paris d'une brigade de sûreté uniquement composée d'agents en civil (*les argousins*).

C'est sous Pasquier, préfet de police en 1812, que Vidocq fut autorisé à créer officiellement cette brigade. Il s'agissait alors d'un groupe d'indicateurs, dirigé par Vidocq, qui fournissait à la police les éléments nécessaires à l'arrestation des malfaiteurs.

Les services rendus par cette brigade furent si nombreux que, d'office, elle devint officielle. Et Vidocq devint ainsi fonctionnaire de la Préfecture de Police.

Si grands que fussent ces services, ils furent pourtant décriés. Les argousins de Vidocq et Vidocq lui-même furent accusés de faire de la provocation. Et, le 17 novembre 1832, il dut donner sa démission.

Après des essais malheureux dans l'industrie et dans le commerce, Vidocq créa, rue Cloche-Dieu à Paris, le premier cabinet de police privée. Idée qui, elle aussi, devait être reprise si souvent par la suite.

Mais, tant à cause de ses missions officielles que de ses missions privées, Vidocq peut être considéré comme le père de la filature.

Quels sont donc les services que peut rendre la filature ?

Ils sont multiples, tant dans le domaine de la police officielle, que dans celui de la police privée.

Doit-on rechercher l'emploi du temps d'un individu ? Ou le prendre en flagrant délit ? Rien ne vaut, comme moyen d'action, le procédé qui consiste à s'attacher à ses pas depuis le moment où l'individu surveillé sort de son domicile jusqu'au moment où il le réintègre.

Recherche-t-on un malfaiteur ? Si l'on peut joindre une personne en relation avec lui, sa femme, sa maîtresse par exemple, il suffit souvent de suivre cette personne pour arriver à découvrir le recherché. A-t-on besoin de connaître le domicile d'une personne dont on a le lieu de travail ou réciproquement ? Une filature vous procure le résultat. Un époux a-t-il des doutes sur la fidélité de son conjoint ? Un patron a-t-il des raisons de soupçonner son employé ? Un chef d'entreprise son associé ? C'est encore à la filature qu'on aura recours pour savoir si ces soupçons sont fondés ou non.

Connait-on un individu affilié à une bande qui commet des méfaits ? Il faudra bien se garder de le mettre en état d'arrestation dès qu'on aura la preuve de sa culpabilité, avec l'espoir fallacieux qu'une fois arrêté il « mangera le morceau » et dénoncera ses complices. Il faudra le suivre dans ses pérégrinations jusqu'au jour où on pourra mettre la main sur toute la bande. Faut-il découvrir un recéleur ? Il faudra encore se garder d'aller trop vite en besogne et de prendre au collet le voleur dès qu'on le connaîtra ; sa filature mènera sûrement à l'endroit où il écoule le produit de ses vols.

Craint-on qu'un malfaiteur dangereux tente de faire payer chèrement sa liberté ? Les inspecteurs de police sont courageux mais non téméraires ; au lieu d'aller frapper à la porte de son domicile où ils seraient reçus à coups de revolver, contre lesquels ils se défendraient difficilement, ils l'attendent aux abords de sa demeure, ils le fileront à sa sortie et dans la rue, et, au moment où il l'endroit propices, ils le « cueilleront comme un fleur ».

Tout inspecteur digne de ce nom, qu'il ap-

partienne à la police officielle ou à la police privée, doit être à même de faire une filature. C'est la première qualité d'un policier d'être un bon « fileur ». Il faut de longues années pour devenir un bon enquêteur. La filature doit s'acquérir en peu de temps.

Est-ce à dire que certains inspecteurs ne seront pas supérieurs à d'autres en matière de filature ? La silhouette joue évidemment un grand rôle dans ce domaine. Tout le monde comprendra qu'un individu de grande taille ou corpulent n'aura pas les mêmes facilités qu'un autre, petit et mince, qui se déplacera plus rapidement et qui aura l'avantage de pouvoir plus aisément passer inaperçu.

Le faciès du « fileur » est aussi un facteur avec lequel il faut compter. Tous les policiers de mon temps ont connu un collègue — décédé depuis — qui, affublé d'une blouse, sur les champs de foire et les marchés de province, a fait pendant des années le désespoir des voleurs à la tire qui se laissaient prendre à sa bonne « bouille » de paysan.

L'inspecteur qui fait une « planque » doit user avec modération du « camouflage ». Celui-ci doit être purement vestimentaire.

Mais si on craint d'avoir été remarqué par la personne filée avec tel vêtement ou telle coiffure, il ne faut pas hésiter à en changer. D'ailleurs, vêtements et coiffures doivent être neutres : pas de couleur, pas de coupe, pas de forme qui ne soient courantes.

De plus, il faut toujours faire en sorte de n'être jamais placé sous le regard de la personne filée. Autant que possible, la place du fileur est derrière le surveillé.

Quand on est jeune dans le métier, qu'on n'en connaît pas encore toutes les ficelles et qu'on est fatigué par une longue journée de « planque », on est tenté, dès qu'on voit le surveillé prendre un moyen de transport en commun, de lui « griller » une place assise, tandis qu'il restera debout. Mais, à un prochain arrêt, le voyageur qui est en face de vous quittera sa place sur laquelle se précipitera l'individu surveillé. Quand on a été pris une fois à ce manège, on n'a pas envie de le recommencer et on attend, dans l'avenir, avant de s'asseoir, que la personne filée ait elle-même une place assise, quitte à rester debout tout le long du trajet.

L'uniforme fut toujours un obstacle à ce genre d'investigation.



Toute filature comporte deux périodes :
1° L'attente de la sortie de l'individu à surveiller, à son domicile ou aux différents endroits où il s'est rendu au cours de la journée.
2° La filature proprement dite de l'individu au cours de ses déplacements.

La première de ces périodes exige de la part du fileur une résistance physique et morale très grande ; c'est pendant de longues heures parfois qu'il faudra attendre la sortie de son « client » et souvent c'est dans la rue, au bord du trottoir, qu'il les faudra passer. Cette longue attente est souvent décourageante.

Il me souvient d'une surveillance que j'ai exercée, il y a une vingtaine d'années, sur un fonctionnaire soupçonné de vol et qu'il fallait prendre en flagrant délit de négociation des valeurs qu'on présumait détournées par lui. Ce fonctionnaire effectuait à la gare St-Lazare un service de nuit qu'il quittait à cinq heures du matin. J'allais, avec un collègue, le prendre en filature à ce moment. Tenant compte du trajet à faire à pied pour arriver sur les lieux, je me levais à trois heures pour partir à quatre. A sa descente de service, le surveillé allait pren-



Vidocq, bagnard en rupture de chaîne, devenu policier fameux.

Ceci me remet en mémoire un mot d'un chef de la Sûreté, qui fut un grand chef, et sous lequel j'ai eu l'honneur de servir. C'était en hiver et, plusieurs collègues et moi, nous étions en surveillance par un froid rigoureux, à la suite d'une importante affaire de vol. Comme le volé s'apitoyait un jour sur notre sort, le « patron » lui répondit : « Ne vous en faites pas pour ces gaillards-là, c'est à croire que les bistrots poussent comme des champignons, partout où ils se trouvent. »

Le « patron » exagérait un peu ; il y a des cas où il n'existe pas de café où se réfugier.

Si le café vous offre un abri, la curiosité des gens n'a pas disparu pour cela. Bien au contraire, cette curiosité n'en devient que plus vive puisque les inspecteurs se trouvent en contact direct avec les habitués du débit et surtout avec les tenanciers.

Qu'on soit obligé de stationner dans la rue ou qu'on ait établi son quartier général dans un débit, il faut non seulement ne jamais révéler le but de sa mission, mais encore déjouer la curiosité qui vous entoure.

Ca, c'est de l'art oratoire, conjugué avec de la tactique policière.

J'ai le souvenir d'être resté, avec un collègue, pendant un mois en surveillance dans un débit à Montmartre, où le tenancier et sa femme, qui n'étaient cependant pas de nouveaux débarqués, ne se sont jamais rendu compte que nous filions une femme qui demeurait pourtant juste en face.

Dans un autre cas, en banlieue, pendant l'hiver, et en l'absence de tout mastroquet, ce qui nous obligeait à monter la garde sur le bord du trottoir du matin au soir et du soir au matin, car la surveillance était exercée même pendant la nuit, mon collègue et moi avions imaginé de raconter aux curieux qui nous questionnaient que des cambrioleurs devaient venir avec une voiture de déménagement pour dévaliser complètement une villa du voisinage. Le quatrième jour, un garde champêtre que nous n'avions jamais vu, mais qui avait eu cependant connaissance de notre présence et de « notre mission », vint nous prévenir qu'une voiture de déménagement particulièrement suspecte stationnait sur une route dans le voisinage. L'un de nous se détacha pour feindre d'attacher le plus grand intérêt à cette voiture.

Notre véritable mission, particulièrement secrète, car elle consistait à surveiller un haut fonctionnaire soupçonné d'avoir commis des détournements, ne fut jamais connue des gens de l'endroit, au milieu desquels nous vécûmes cependant pendant huit jours et huit nuits en nous relevant toutes les douze heures, par trois équipes de deux inspecteurs chacune.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'intéressé lui-même ne connut jamais le but de notre présence.

(A suivre). Louis RIBOULET, EX-INSPECTEUR PRINCIPAL ADJOINT DE LA POLICE JUDICIAIRE.



Le « bistrot » offre souvent un bon abri pour la « planque ».

dre un café dans un des bars voisins de la gare, puis, comme il n'y avait pas toujours à cette heure de moyens de transports, il regagnait à pied son domicile. Oh ! pas très loin... dans le fond de Grenelle, où nous arrivions sur le coup de six heures...

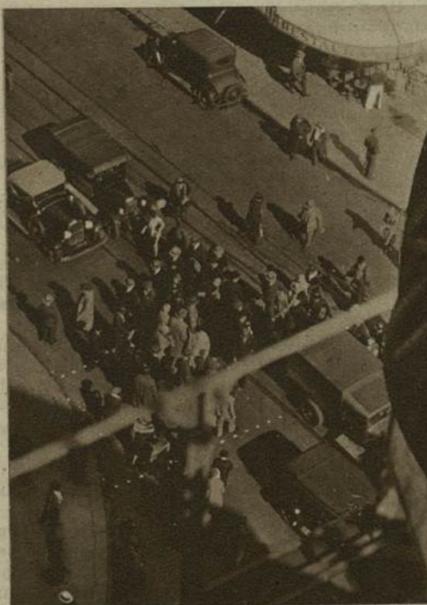
Que faisais-je alors surveillé ? Il se mettait au lit vraisemblablement et il dormait jusque vers 19 heures, heure à laquelle on le voyait réapparaître, frais et dispos, pour aller prendre son apéritif. De 6 heures du matin à 19 heures, après la promenade matinale dont j'ai parlé tout à l'heure, mon collègue et moi restions là dans la rue à attendre la sortie problématique de notre « client ». Pouvions-nous, en conscience, abandonner notre surveillance, ayant la conviction qu'il sortirait bien un jour pour aller négocier une des valeurs dérobées ?

C'est un matin, au bout d'un mois de planque, que nous l'arrêtâmes en flagrant délit.

Il y a aussi les commerçants du voisinage, les commerçants du quartier qui vous dévisagent et qui, intrigués, cherchent à connaître la raison de votre surveillance. Car, selon une expression policière, à moins de se « déguiser en pavés », exploit qu'aucun policier n'a encore accompli, comment ne pas être remarqué quand, chaque jour, pendant plusieurs heures, on stationne dans une rue, au même endroit ?

D'aucuns diront que les « bistrots » ne sont pas interdits aux inspecteurs de police et qu'ils y peuvent trouver un poste commode d'observation.

L'inspecteur Louis Riboulet dépose au procès de Landru.



Le policier doit se mêler à la foule sans attirer l'attention et suivre les pérégrinations du « client » filé.



Il y a les badauds du quartier qui vous dévisagent, intrigués.

1^{er} versement après la livraison

12 Mois de Crédit

8 JOURS à l'ESSAI
CUISINIÈRE

COUVRE-PIEDS Payables en 12 mois



Se font en toutes nuances.

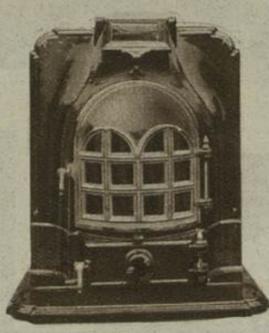
SIMILI-SOIE DOUBLE FACE
Intérieur garni laine beige. N° 1.
Dimensions : 190x200 190x220 220x230
Fr. 198. » 228. » 276. »

Intérieur garni laine blanche. N° 3.
Dimensions : 190x200 190x220 220x230
Fr. 294. » 330. » 372. »

Intérieur garni laine blanche. N° 5.
Dimensions : 190x200 190x220 220x230
Fr. 354. » 444. » 522. »

Nos couvre-pieds se font en toutes dimensions sur demande, teintes grenat, or, bleu, vieux rose ou grenat ou bleu, doublé or. Nous indiquer les teintes désirées.

N° 9. - Cette **CHEMINÉE** réclame, à feu visible et continu, est roulante, tout émaillée céramique gris-bleu, vert, bleu ou marron. porte nickelée ou émaillée au choix.



(Nous indiquer la teinte et le genre désirés.)

Elle est spécialement étudiée pour brûler du grain d'antracite. Les portes de chargement et de foyer sont garnies d'amiante, ce qui empêche les émanations d'oxyde de carbone. Une valve de réglage permet une réglementation parfaite de rendement calorifique. Dimensions : hauteur 0^m59, largeur 0^m45.

Cubage chauffé, 90 m³ Fr. 396. »

Payables : 33 fr. par mois



Pathé

"G-B" à caisse de résonance.

Cet appareil peut jouer le couvercle baissé.

ÉBÉNISTERIE façon noyer, mouvement soigné, à vis sans fin, pouvant se remonter pendant la marche.

Dimensions : hauteur 0^m24, largeur 0^m35 ; nouveau diaphragme métallique à saphir Fr. 500. »

RECOMMANDÉ : Une combinaison d'un appareil Pathé à 40 morceaux Pathé enregistrés sur 20 disques double face à saphir (10 orchestres et 10 chants choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés) Fr. 340. »

Francs 840. »

Payables : 70 fr. par mois

Nous fournissons, sans majoration, tous les appareils et disques PATHÉ.

0^m75 de large, style moderne, à foyer houille ou à foyer mixte, à volonté. (Nous spécifier le modèle désiré.)

N° 40. Corps tôle, façade fonte émaillée, gris bleu, vert ou marron. Fr. 798. »

Payables 66.50 par mois.

N° 41. Même modèle, façade et côtés fonte émaillée. Fr. 996. »

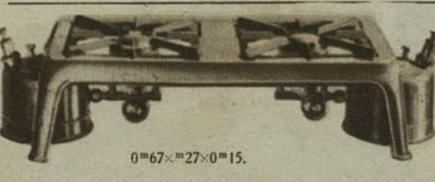
Payables : 83 francs par mois.

N° 42. Même modèle, tout fonte émaillée. Fr. 1.296. »

Payables : 108 francs par mois.

Exceptionnellement les fourneaux de cuisine sont expédiés franco de port dans toute la France.

Modèles depuis : Fr. 336. »



RÉCHAUD A GAZ DE PÉTROLE OU D'ESSENCE "MIRUS", à débouchage automatique.

N° 2. Modèle 1 feu, émaillé vert mousse, gris bleu ou bleu vert Fr. 168. »

Payables : 14 fr. par mois

N° 4. Modèle 2 feux, émaillé vert mousse, gris-bleu ou bleu vert Fr. 312. »

Payables : 26 fr. par mois

N° 55 bis. **LANDAU** pliant

à cadre supérieur et fond rigide bois, caisse souple moléskine 0^m75x0^m35x0^m35, pliage et dépliage invisible et automatique, roues semi-pneumatiques de 0^m20.

Fr. 264. »

Payables : 22 fr. par mois



TROUSSEAU de FAMILLE
LINGE DE MAISON SOIGNÉ

1^{re} qualité, comprenant : 6 draps coton de 2^mx3^m, sans couture ; 6 taies coton de 65x65 ; 12 serviettes toilette nids d'abeilles de 79x47 ; 12 serviettes sponges de 85x50 ; 12 torchons cuisine métrés de 70x60 ; 12 essuie-verres fil de 60x80 ; 1 service de table 6 couverts, coton crème, 140x140 ; 1 service de table fantaisie, 6 couverts, toile d'Alsace or, 140x140 ; 1 service à thé fantaisie, 6 couverts, or ou rouge. 130x130. 81 pièces Fr. 996. »

Payables : 83 fr. par mois

Même combinaison, qualité supérieure, métrés pur fil. Fr. 1.452. »

Payables : 121 fr. par mois

DEMANDEZ notre catalogue N° 46

BULLETIN DE COMMANDE

Je prie la Maison GIRARD et BOITTE, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer les marchandises ci-après désignées, au prix de fr.

payables fr. après réception, et fr. que je verserai chaque mois à la poste (Compte Chèques postaux, n° 979, Paris), jusqu'au complet paiement.

Fait à le 193...

Nom et prénoms

Profession ou qualité

Domicile

Département

Signature :

Gare

DIVAN-LIT 2 crosses articulées

Trois positions : 70x120 fermé ; 70x190 ouvert ; expédié franco de port et d'emballage. Article sérieux avec literie composée de : 1 grand coussin et 2 petits, garnis bourre et crin végétal, recouverts reps rayé bleu sur fond jaune ou rayé jaune sur fond rouge, bleu ou vert. Fr. 468. »

Payables : 39 francs par mois

Recouvert tissu soierie, dessin rouge sur fond bleu ou dessin or sur fond bleu, violet, marron ou noir Fr. 588. »

Recouvert velours rayé sur fond bleu, grenat ou vert Fr. 672. »

Recouvert velours ciselé, dessin noir sur fond violet, jaune, bleu, orange, gris ou rouge Fr. 696. »

Payables en 12 mois

12 mois de crédit

Payables : 83 fr. par mois

Même combinaison, qualité supérieure, métrés pur fil. Fr. 1.452. »

Payables : 121 fr. par mois

Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

AU SECOURS QUE CET HOMME SOIT VOTRE MENTOR ET AMI!

Lecture gratuite de votre vie!

Il donne des conseils concernant les affaires, le mariage, la santé et les questions de ménages.

Le Dr Cooper dit : L'exactitude surprenante avec laquelle il lit votre passé et votre avenir est saisissante. Si tout homme avait eu un mentor fidèle comme lui à ses côtés, dès le début de sa carrière, il aurait pu éviter les désappointements et les chagrins accablants du passé.

Il dit lui-même : Je serai dans votre vie de telle sorte que je puisse faire quelque chose de bien pour vous ; ne négligez donc pas de m'en donner la possibilité. Envoyez-moi votre nom et votre adresse, ainsi que votre date de naissance, le tout écrit lisiblement et, si vous le jugez bon, joignez deux francs en timbres-poste détachés de votre pays (pas de pièces de monnaie) pour couvrir les frais d'écriture et de port. Il vous fera parvenir gratuitement une lecture de votre vie. Astral Dépt. 5874, 41, rue Joncker, Bruxelles (Belgique). Affranchir chaque lettre à 1 fr. 50.

CHIENS DE TOUTES RACES
de garde, DE POLICE, jeunes et adultes supérieurement dressés, CHIENS DE LUXE miniature, d'appartement, GRANDS DANOIS, CHIENS DE CHASSE, d'arrêt et courants, TERRIERS de toutes races, etc. Toutes races, tous âges.

Vente avec faculté d'échange, garantie un an contre mortalité, expédition dans le monde entier.

SELECT KENNEL, à BERGHEM, BRUXELLES (Belgique) - Tél. 604-17

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Ecrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait venir d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

Il est offert gratuitement à tout lecteur de ce journal, un superbe Portrait artistique au fusain, mesurant 30x40 cm, entièrement retouché et terminé à la main par l'Artiste, d'une valeur de 85 francs.

Découpez ce BON-PRIME en y joignant la photographie qu'il vous plaira de faire reproduire et envoyez le tout sous enveloppe directement au

Service des Grands Portraits Artistiques

140, avenue de Saint-Ouen, Paris (XVIII^e).

Ce n'est qu'à la livraison et après entière satisfaction que vous aurez à verser la somme de 12 francs représentant tous frais de port, emballage et manutention. La photo modèle est renvoyée intacte. DETECT.

75 FR PAR MOIS SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir, pour **12 VERSEMENTS DE 75 fr. MENSUELS de 75**

notre **CHRONOMÈTRE "CO-RE" en OR**

Mouvement de précision Spiral Bréguet

Au comptant... 850 fr.

Catalogue général N° 32 franco sur demande adressé au **COMPTOIR RÉAUMUR** 78, r. Réaumur - Paris-2^e

MONDIALE POLICE

Ex-inspecteurs Sûreté. Enquêtes. Toutes missions. Divorces. Prix mod. Anc^e 47, r. Maubeuge, actuel. 6, bd St-Denis. Botzaris 30-74. 9 à 19 h. et Dim. matin.

5.000 PHONOS GRATUITS

RET V à distribuer aux lecteurs de ce journal dont la réponse sera exacte, et se conformant à nos conditions. Reconstituez les noms de 4 couleurs, et en prenant une lettre de chaque couleur, vous en trouverez une qui est en même temps une fleur. Laquelle ?

NORI Adressez directement votre réponse à **ARYA**, 22, rue des Quatre-Frères Peignot, Paris (15^e). Joindre une enveloppe timbrée à 0 fr. 50 portant votre adresse pour la réponse.

CONCOURS TOUS LES ANS
Secrétaire près les Commissariats de **POLICE** de la Ville de Paris

Pas de diplôme exigé. Accès au grade de Commissaire. Age de 21 à 30 ans avec prorogation des services militaires. Renseignements gratuits par l'ÉCOLE SPÉCIALE D'ADMINISTRATION 4, rue Férou - Paris (6^e).

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE.

De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1^{er} à gauche, PARIS (Etoile).

AVENIR Mme FL. BÉNARD, 46, rue Turbigo, Paris 3^e, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1932, mois par mois. Facilite mariage d'après prénoms. (Envoi date naiss. et 20 fr. 50). Jusqu'à fin septembre seulement par correspondance.

VOYANTE Voulez-vous être forts, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diploinée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD**, 78, Avenue des Ternes, Paris (17^e), cour 3^e étage. De 1 h. à 7 h.

M^{me} de THELES CÉLÈBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et par corresp. 10 fr., date naiss. T. l. j. (dim., lun. exc). 74, r. Lourmel, 4^e à dr. Métro : Beaugrenelle. Paris (15^e)

M^{me} LUCETTE Consult. par MEDIUM. Cartomancie. SCIENCES OCCULTES. MAGIE. 35, r. St-Marc, 2^e. T.l.j. de 10 à 6 h. et par corresp.

Mme TAMARA Sujet russe infatigable. Tarots, Ligne, main. T.l.j. de 2 à 7 h. A part. de 10 f. 60, rue du Cherche-Midi. 2^e ét. Escalier B. PARIS (6^e)

De SAMARIE Médiumnité. Voyance. Tarots égyptiens. 29, rue de Miromesnil. Tous les jours. Elysée 39-27 (Rez-de-chaussée).

GERMAINE DE VERLÈNE CÉLÈBRE ASTROLOGUE Consulte sur tout, traite par correspondance toutes langues. Reçoit tous les jours (téléphone Nord 28-85) 6 bis, Rue Chevalier-de-la-Barre, Paris (4^e étage asc.)

ON DEMANDE pers. p. écritures chez soi. Sérieux et lucratif. Ecr. LA VIE CHEZ SOI, Serv. « S », B. P. 40, à ST-DENIS (Seine).

Gros gains sans quitter emploi. Ecritures chez soi, sérieux. Ecr. : POINOT, 19, St-Gaud, Granville (Manche).

NOUVEAU COURS PRATIQUE d'Hypnotisme et de Suggestion L'INFLUENCE PERSONNELLE sur les autres et à distance par le Professeur R.-J. SIMARD

Un volume illustré franco recommandé 22 francs (au même auteur) : TRAITÉ DE SORCELLERIE ET DE MAGIE PRATIQUE Un fort volume illustré franco rec. 33 francs Librairie ASTRA, 12, rue de Chabrol, 12, PARIS (X^e)

400 Francs par quinzaine sans quitter emploi Partout Très sérieux. Facile chez soi. Accepte aussi représentants toutes localités. Ecrire : FUSEAU II, à Marseille.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sexes. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

AVIS
Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures. 34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'at-testations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : E. J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 BT) Londres W. C. 2

DÉTECTIVE

Et voici l'expiation!...



Un nouveau convoi de forçats vient d'être embarqué pour la Guyane ; de gauche à droite : Castaner, condamné au bague pour le meurtre de Micheletti ; Parissi qui tua deux consommateurs dans un café de Bastia, et le matelot déserteur Guilloux.